

MEHEMMED-ALI-AÏNÎ

ANCIEN GOUVERNEUR GÉNÉRAL
ANCIEN PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE CONSTANTINOPLE

LA QUINTESSENCE DE LA PHILOSOPHIE

DE

IBN-I-ARABÎ

TRADUIT PAR

AHMED RÉCHID

ANCIEN SOUS-SECRÉTAIRE D'ÉTAT
AU MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES DE TURQUIE

Avec une lettre-préface de M. L. MASSIGNON

B
753
I2A2
1926

LIBRAIRIE TALISTE PAUL GEUTHNER
PARIS, VI. — 1926

GTU Storage

ABDOU (Cheikh Mohammed) : *Rissalat al Tawhid*, Exposé de la religion musulmane, traduite de l'arabe avec une introduction sur la vie et les idées du Cheik Mohammed Abdou par B. Michel et le Cheikh Moustapha Abdel Razik, LXXXIX et 149 pp. petit in-4, 1923, 7 fr. 50 suisses.

ANDRÉ (P.-J.) (Pierre Redan) : *L'Islam et les Races*, 2 vol. in-8, 1922, 8 fr. suisses.

Tome I : Les Origines, le Tronc et la Greffe, xxv, 270 pp.

Tome II : Les Rameaux : Mouvements régionaux et sectes, 325 pp.

Les deux volumes ne se vendent pas séparément.

ANDRÉ (P.-J.) : *L'Islam noir* : contribution à l'étude des confréries religieuses islamiques en Afrique occidentale, suivie d'une étude sur l'Islam au Dahomey, 131 pp., pet. in-8, 1924, 2 fr. suisses.

Exposé de la répartition des Musulmans en Afrique occidentale — historique rapide des origines de l'islamisation en Afrique occidentale — les Qadria — les Tidjania — les Senoussia — les Ahmadia — conclusions et hypothèses — contribution à l'étude des musulmans du Dahomey, particulièrement dans la région de Porto-Novo.

ASIN PALACIOS (M.) : *Dante et l'Islam*. L'eschatologie musulmane dans la Divine Comédie, traduction française par A. Cabaton, précédée d'une introduction développée du même, augmentée d'une documentation iconographique et d'un index, formera 2 vol. pet. in-4, paraîtra en 1926, prix de souscription, 25 fr. suisses.

BEREKETULLAH (C.) : *Le Khalifat*, portrait, VI, 104 pp., gr. in-8, 1924, 2 fr. 50 suisses.

CAETANI (L.). Duca de Sermoneta : *Chronographia islamica*, ossia riassunto cronologico della storia di tutti i popoli musulmani dall'anno 1 all'anno 922 della Higrâh (622-1517 dell'Era Volgare) corredato della bibliografia di tutte le principali fonti stampate e manoscritte, *periodo primo* anni 1-132 dell'H. (622-750 E. V.), 5 fascicules, 1716 pp., gr. in-4, 1912-1923, 125 fr. suisses.

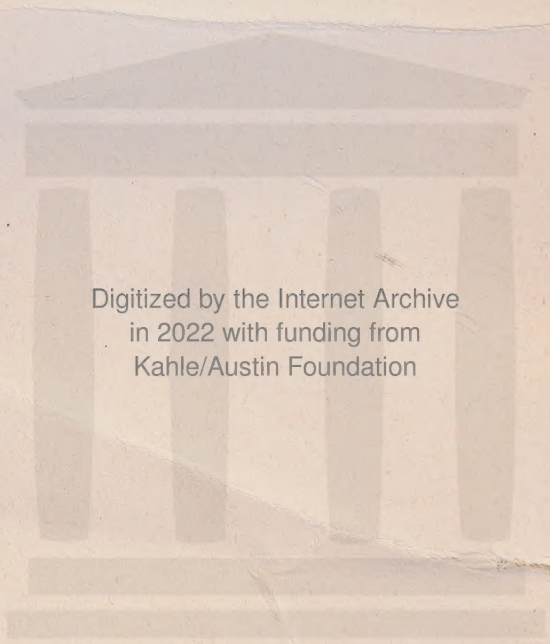
Aucun fascicule ne se vend séparément. — Période achevée.

CARRA DE VAUX (Baron) : *Les Penseurs de l'Islam*, 5 volumes petit in-8, 1921-1926, prix de l'ouvrage complet, 25 fr. suisses.

Tome I : Les Souverains, l'histoire et la philosophie politique, vii-383 pp., petit in-8, 1921.

1-9

2.1



Digitized by the Internet Archive
in 2022 with funding from
Kahle/Austin Foundation

LA QUINTESSENCE DE LA PHILOSOPHIE

DE

IBN-I-ARABÎ

MEHEMMED-ALI-AÏNÎ

ANCIEN GOUVERNEUR GÉNÉRAL
ANCIEN PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE CONSTANTINOPLE

AYNÎ, MEHMED ALI

LA QUINTESSENCE DE LA PHILOSOPHIE

DE

IBN-I-ARABÎ

TRADUIT PAR

AHMED RÉCHID

ANCIEN SOUS-SECRÉTAIRE D'ÉTAT
AU MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES DE TURQUIE

Avec une lettre-préface de M. L. MASSIGNON

Property of

CSat

~~Please return to~~

Graduate Theological

Union Library

LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER

13, RUE JACOB, PARIS, VI^e — 1926

B
753
I2A2
1926

M. MEHMED ALI AYNİ

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE CONSTANTINOPLE

CHER CONFRÈRE,

ma lettre du 3 février 1924 vous avait fait part des réflexions que m'avaient inspirées dans leur texte original turc, vos recherches si suggestives sur les idées maîtresses d'Ibn Arabî; notamment sur l'interprétation du hadîth « man 'arafa nafsaho... » proposée dans ses « *Fosoûs* »; je me réjouis d'avoir ainsi provoqué l'étude si documentée que Velid Tchelebi a fait paraître avec vous à ce sujet dans la Revue « Sebil-ur-Ré Chad »:

Aujourd'hui où Ahmed Rechid Bey publie la traduction française de vos recherches, je m'associe aux vœux que vous y formez pour une investigation plus attentive et une diffusion plus vaste, en Orient comme en Occident, de l'œuvre philosophique, si puissamment synthétique, d'Ibn Arabî.

Croyez-moi, cher confrère, très sympathiquement vôtre

L. MASSIGNON.

Paris, 14 février 1926.

329500

PRÉFACE DU TRADUCTEUR

Le grand érudit, dont j'ai l'insigne honneur de présenter aujourd'hui au public de langue française (cette admirable langue qui a été pour celui qui écrit ces lignes le guide sûr et lumineux dans le sentier accidenté de la science) la traduction de la plus remarquable de ses œuvres, est né à Sérfitché (Thessalie), en cette année 1870, dont le souvenir est si douloureux pour tous ceux qui portent le glorieux titre de Français.

Sa famille étant venue s'établir à Constantinople, c'est dans cette dernière ville qu'il fit ses études. Après les avoir terminées, il entra au service du ministère de l'Instruction publique, où il resta pendant dix ans, en qualité de professeur ou de directeur aux écoles d'enseignement secondaire, puis de directeur de l'Instruction publique dans la province de Diar-i-Békir.

Il passa ensuite au ministère de l'Intérieur, où il fut successivement secrétaire général et gouverneur de plusieurs provinces, puis gouverneur général. Pendant qu'il remplissait ces

diverses fonctions, il ne cessait de s'occuper des affaires intéressant le domaine de l'instruction publique et il publiait un grand nombre d'ouvrages. Après avoir quitté son dernier poste, celui de gouverneur général du « vilayet » (province) de Trébizonde, il revint à Constantinople et, sur l'offre du ministère de l'Instruction publique, il accepta d'enseigner la philosophie islamique à l'Université et l'histoire de la philosophie au collège dit « Médrécé-tul-Irchad ». En outre, collaborant avec les membres du comité constitué pour le choix des termes techniques équivalents à ceux qui sont fixés dans d'autres langues, il mit à leur disposition ses connaissances étendues et profondes en vue de la traduction en langue turque des expressions philosophiques des langues étrangères, et publia au nom du comité un lexique de la terminologie scientifique.

Les œuvres de Mehemmed-Ali-Aïnî Bey se partagent en deux catégories principales : 1^o histoire et littérature, 2^o philosophie.

La traduction qu'il fit du livre de M. J. Payot sur la science psychologique fut admise par l'Ecole Normale. Ses deux livres sur la philosophie de Ghazâlî et de Fârâbi représentent, sous une forme améliorée, la traduction de l'œuvre de M. le baron Carra de Vaux, professeur à l'Institut catholique de Paris, qui a bien voulu approuver cette traduction. Enfin les leçons de philosophie données par Mehemmed-Ali-Aïnî Bey à l'Université seront bientôt publiées.

Son dernier ouvrage, celui précisément que

j'ai l'honneur de présenter au public français et à tous ceux qui connaissent la langue française, a été envoyé par l'auteur à M. Louis Massignon ainsi qu'à M. R. A. Nicholson, professeur à l'Université de Cambridge, et a reçu l'approbation de ces deux célèbres orientalistes qui ont si bien pénétré la philosophie islamique.

De mon côté, pendant que je traduais cet ouvrage, j'ai écrit à M. Nicholson pour lui demander de vouloir bien m'adresser une lettre destinée à prendre place aux premières pages du livre. Le Professeur dont s'honore l'Université de Cambridge a bien voulu satisfaire à ma sollicitation, et je donne ici la traduction française de sa lettre :

12, Harvey Road, Cambridge, 6 Octobre 1923.

Cher Monsieur,

Je suis enchanté d'apprendre que vous avez l'intention de traduire le livre de Mehemmed-Ali-Aïni-Bey sur Ebn-'I-Arabî (1). Je ne me souviens plus des mots que j'ai employés dans ma lettre à l'auteur, mais, si vous le désirez, je vous invite volontiers à les citer

(1) Je respecte la manière d'écrire de M. Nicholson, mais il convient que je dise ici que je n'ai pas cru devoir employer dans ma traduction les signes spéciaux adoptés par les orientalistes pour la transcription en caractères latins des mots orientaux. Cette traduction, en effet, est destinée au grand public qui, ne connaissant pas la valeur exacte de ces signes, pourrait, ai-je pensé, les interpréter d'une façon incorrecte. Pour guider le lecteur dans la prononciation, je me suis donc simplement servi des accents français.

dans le livre, dont j'ai une haute opinion, bien que je n'aie pas encore eu le temps de l'étudier soigneusement. Ce livre est le seul des ouvrages de Mehemmed-Ali dont j'aie eu connaissance ; je n'ai jamais vu ceux qu'il a écrits sur Ghazâlî et Fârâbî. Pourtant il me semble que je ne pourrai pas les lire maintenant, parce que je trouve la langue turque moderne plutôt difficile, et quand on commence à vieillir, on doit épargner son temps le plus possible. Pour cette raison, j'attends avec un grand plaisir l'apparition de votre traduction qui sera publiée, je l'espère, sans trop tarder.

Croyez-moi, avec mes respects,

Sincèrement vôtre

Reynold A. NICHOLSON.

Kiziltoprak, Constantinople, Octobre 1923.

PRÉFACE DE L'AUTEUR

HISTORIQUE DE LA TRADUCTION DE MON LIVRE SUR LA PHILOSOPHIE D'IBN-I-ARABÎ.

Mon ami Ahmed-Réhid-Bey, après avoir lu le livre que je venais d'écrire sur la philosophie d'Ibn-i-Arabî, auquel j'avais donné le titre de : **Pourquoi j'aime Ibn-i-Arabî**, est venu me proposer de le traduire en langue française, langue que je considère comme la plus belle et la plus parfaite de toutes, car elle réunit l'ensemble des qualités qui assurent l'excellence d'une langue. Parmi ces qualités, il y en a trois que le français possède à la perfection : la clarté, la précision et la concision.

Le désir exprimé par S. Exc. Réhid-Bey m'a réjoui pour différentes raisons. Tout d'abord, j'ai eu le plaisir de constater que mon livre, bien qu'il soit très modeste, surtout quand on le compare au grandiose système philosophique d'Ibn-i-Arabî, est apprécié par Réhid-Bey au point que le désir qu'il a conçu de le traduire en langue française (langue qui détient si dignement son caractère d'universalité) et de

le faire publier à Paris, un des plus grands centres intellectuels du monde entier, indique le ferme espoir que sa traduction recevra un accueil bienveillant auprès des lecteurs français et de ceux qui savent le français. Peut-être parmi ceux qui liront sa traduction se trouvera-t-il certaines personnes compétentes qui voudront bien publier ou me faire connaître d'une façon privée leurs réflexions soit au sujet des opinions philosophiques du Cheikh-i-Ekber, soit sur celles que j'énonce moi-même dans mon œuvre en étudiant les dites opinions. Et cet échange d'idées contribuera à élargir davantage la sphère des études auxquelles a donné lieu ce grand philosophe musulman. Ces études, en effet, ont été considérables en Occident, et je dois avouer avec tristesse que leur nombre dépasse incomparablement celui des travaux auxquels l'Orient s'est livré jusqu'ici. Aussi j'espère qu'en cette occasion notre Orient ne voudra plus rester devancé par l'Occident dans une étude se rapportant à un grand philosophe qui lui appartient par sa naissance.

Oui, l'Occident s'est fort occupé des œuvres d'Ibn-i-Arabî, et il s'en occupe encore : les études du célèbre orientaliste espagnol Miguel Asin Palacios sont, entre tant d'autres, très remarquables par leur étendue et leur profondeur ; M. R. A. Nicholson, professeur à l'Université de Cambridge, a donné une version anglaise du *Terdjeman-il-Echwâk* du Cheikh ; un autre savant orientaliste, M. Nydberg, a traduit quelques autres de ces œuvres, comme

l'Ouklèt-ul-Mustèvkaz, le *Tèdbîrât-ul-Ilâhî'yeh* et *l'Inchâ-ud-Dévâir-un-Nébi*.

C'est donc avec le plus vif plaisir que j'ai agréé la demande de Monsieur l'Ambassadeur Réchid-Bey, qui a travaillé à cette traduction avec tant d'ardeur et une si louable assiduité.

MEHEMMED-ALI-AÏNÎ.

Constantinople, Kiziltoprak, Octobre 1923.

IBN-I-ARABÎ⁽¹⁾

EXPOSÉ SOMMAIRE DE SON SYSTÈME PHILOSOPHIQUE

CHAPITRE I

**Aperçu général sur la vie et les œuvres
de Ibn-i-Arabî.**

Dans les siècles qui ont suivi l'apparition de l'Islam, cette religion que l'on peut regarder comme une manifestation particulière de la Providence, et parmi les hommes qui eurent le bonheur de l'embrasser, un mouvement intellectuel très important et très étendu se dessina, qui se proposait de saisir les dispositions qu'elle contient en mettant en relief la signification des paroles de Dieu d'une part, et d'autre part, de celles du Prophète, qui sont toutes des exégèses du Coran. Ce mouvement tendait aussi à exa-

(1) D'après les règles de transcription adoptées par les orientalistes, ce nom devrait s'écrire « Ebn-'I-Arabî » ; mais comme les Turcs le prononcent « Ibn-i-Arabî », j'ai choisi cette dernière orthographe.

dans le livre, dont j'ai une haute opinion, bien que je n'aie pas encore eu le temps de l'étudier soigneusement. Ce livre est le seul des ouvrages de Mchemmed-Ali dont j'aie eu connaissance ; je n'ai jamais vu ceux qu'il a écrits sur Ghazâlî et Fârâbî. Pourtant il me semble que je ne pourrai pas les lire maintenant, parce que je trouve la langue turque moderne plutôt difficile, et quand on commence à vieillir, on doit épargner son temps le plus possible. Pour cette raison, j'attends avec un grand plaisir l'apparition de votre traduction qui sera publiée, je l'espère, sans trop tarder.

Croyez-moi, avec mes respects,

Sincèrement vôtre

Reynold A. NICHOLSON.

Kiziltoprak, Constantinople, Octobre 1923.

PRÉFACE DE L'AUTEUR

HISTORIQUE DE LA TRADUCTION DE MON LIVRE SUR LA PHILOSOPHIE D'IBN-I-ARABÎ.

Mon ami Ahmed-Réchid-Bey, après avoir lu le livre que je venais d'écrire sur la philosophie d'Ibn-i-Arabî, auquel j'avais donné le titre de : **Pourquoi j'aime Ibn-i-Arabî**, est venu me proposer de le traduire en langue française, langue que je considère comme la plus belle et la plus parfaite de toutes, car elle réunit l'ensemble des qualités qui assurent l'excellence d'une langue. Parmi ces qualités, il y en a trois que le français possède à la perfection : la clarté, la précision et la concision.

Le désir exprimé par S. Exc. Réchid-Bey m'a réjoui pour différentes raisons. Tout d'abord, j'ai eu le plaisir de constater que mon livre, bien qu'il soit très modeste, surtout quand on le compare au grandiose système philosophique d'Ibn-i-Arabî, est apprécié par Réchid-Bey au point que le désir qu'il a conçu de le traduire en langue française (langue qui détient si dignement son caractère d'universalité) et de

le faire publier à Paris, un des plus grands centres intellectuels du monde entier, indique le ferme espoir que sa traduction recevra un accueil bienveillant auprès des lecteurs français et de ceux qui savent le français. Peut-être parmi ceux qui liront sa traduction se trouvera-t-il certaines personnes compétentes qui voudront bien publier ou me faire connaître d'une façon privée leurs réflexions soit au sujet des opinions philosophiques du Cheikh-i-Ekber, soit sur celles que j'énonce moi-même dans mon œuvre en étudiant les dites opinions. Et cet échange d'idées contribuera à élargir davantage la sphère des études auxquelles a donné lieu ce grand philosophe musulman. Ces études, en effet, ont été considérables en Occident, et je dois avouer avec tristesse que leur nombre dépasse incomparablement celui des travaux auxquels l'Orient s'est livré jusqu'ici. Aussi j'espère qu'en cette occasion notre Orient ne voudra plus rester devancé par l'Occident dans une étude se rapportant à un grand philosophe qui lui appartient par sa naissance.

Oui, l'Occident s'est fort occupé des œuvres d'Ibn-i-Arabî, et il s'en occupe encore : les études du célèbre orientaliste espagnol Miguel Asin Palacios sont, entre tant d'autres, très remarquables par leur étendue et leur profondeur ; M. R. A. Nicholson, professeur à l'Université de Cambridge, a donné une version anglaise du *Terdjeman-il-Echwâk* du Cheikh ; un autre savant orientaliste, M. Nydberg, a traduit quelques autres de ces œuvres, comme

l'Ouklèt-ul-Mustèvkaz, le *Tèdbîrât-ul-Ilâhî'yeh* et *l'Inchâ-ud-Dévâir-un-Nébi*.

C'est donc avec le plus vif plaisir que j'ai agréé la demande de Monsieur l'Ambassadeur Réchid-Bey, qui a travaillé à cette traduction avec tant d'ardeur et une si louable assiduité.

MEHEMMED-ALI-AÏNÎ.

Constantinople, Kiziltoprak, Octobre 1923.

IBN-I-ARABÎ⁽¹⁾

EXPOSÉ SOMMAIRE DE SON SYSTÈME PHILOSOPHIQUE

CHAPITRE I

Aperçu général sur la vie et les œuvres de Ibn-i-Arabî.

Dans les siècles qui ont suivi l'apparition de l'Islam, cette religion que l'on peut regarder comme une manifestation particulière de la Providence, et parmi les hommes qui eurent le bonheur de l'embrasser, un mouvement intellectuel très important et très étendu se dessina, qui se proposait de saisir les dispositions qu'elle contient en mettant en relief la signification des paroles de Dieu d'une part, et d'autre part, de celles du Prophète, qui sont toutes des exégèses du Coran. Ce mouvement tendait aussi à exa-

(1) D'après les règles de transcription adoptées par les orientalistes, ce nom devrait s'écrire « Ebn-'I-Arabî » ; mais comme les Turcs le prononcent « Ibn-i-Arabî », j'ai choisi cette dernière orthographe.

miner et à étudier profondément toutes les questions rentrant dans les domaines des sciences rationnelles et traditionnelles. L'homme qui considère la prodigieuse abondance, les qualités excellentes des livres écrits à ces époques ainsi que l'infinie variété et diversité des sujets qu'ils traitent, alors que l'imprimerie n'était pas encore inventée et que le papier était rare et d'un prix très élevé, ne peut pas ne pas être frappé d'étonnement. A une époque surtout où l'humanité ne disposait d'autres moyens de communication que du cheval et du chameau, l'envoi, dans un laps de temps relativement très court, jusqu'en Andalousie d'un livre écrit, par exemple, à Boukhara ; et, de même, la diffusion en Perse ou dans le Turkestan des livres écrits en Occident et qui ne parvenaient en ces contrées qu'en passant de main en main, sont autant de faits qui prouvent clairement l'amour que **nourris aient les musulmans** pour l'instruction et la solidarité culturelle qui existait **entre tous les peuples mahométans**. Aussi, contrairement à la fameuse et vaine allégation d'Ernest Renan (1), et malgré les for-

(1) Ce philosophe prétendait que l'islamisme n'était qu'une religion propre aux déserts et un obstacle aux progrès de l'humanité. Mais d'autres savants, animés de sentiments justes et vertueux, ont réfuté cette accusation aussi étrange que peu fondée.

midables chocs et les irréparables ravages causés par les événements qui se sont produits pour le malheur des musulmans aux temps où nous vivons, l'existence des manuscrits d'un très grand nombre de volumineux livres qui nous ont été transmis depuis les époques dont nous venons de parler, nous fournit une autre preuve irréfutable à l'appui de notre assertion.

Ce mouvement intellectuel ne put être arrêté même par les incursions continuelles dirigées contre les pays islamiques au ^{vi}^e siècle et vers le milieu du ^{vii}^e siècle de l'Hégire, du côté de l'Orient par les Mongols, et du côté de l'Occident par les Croisés. L'Andalousie, en effet, et les pays du Maghreb (le Maroc, l'Algérie, la Tunisie, la Tripolitaine et le Benghazi), ainsi que l'Égypte, la Syrie, l'Irak, etc., produisaient une quantité considérable de commentateurs du Coran, non moins que des traditionnistes (1), des historiens, des littérateurs, des poètes, des lexicographes, des mathématiciens, des médecins etc. Et le nombre de ces hommes de lumière augmentait sans cesse, comme sans cesse il en surgissait de plus insignes. Ce fut au commencement du

(1) On désigne sous ce nom les savants religieux qui rapportent, réunissent et interprètent les vraies paroles de Mahomet le Prophète (note du trad.).

vii^e siècle que l'Université de Mustans'rych fut ouverte, et ne tarda pas à rivaliser avec la fameuse Université Nizamyeh de Bagdad. A la même époque encore, de grandes Universités furent fondées à Mossoul, à Konia, à Damas et au Caire. Mais, en dehors de de la classe des savants et des littérateurs que nous venons de signaler, nous voyons aussi les adeptes d'une autre école qu'ignorèrent les premiers siècles, parvenir à un rang élevé sous la condition de toujours demeurer discrets à l'endroit des mystères qu'ils pénétraient, ce que leur permettait aisément leurs dispositions naturelles et leurs mérites moraux.

En effet, les sciences ésotériques commencèrent de se développer. Selmân-i-Fârissî, Kumeyl-bin-Ziâd et Hassen-i-Bassrî — un des plus grands *taabûn* (1) — furent initiés par l'Imâm Alî-bin-Ebî-Tâlib (2) et, par l'intermédiaire de Mâ'rouf-i-Kerkhî, Hâbîb-i-Adjémi, Sérî-i-Sakathî, Djunèyd, Foudhil, Ibrâhîm-ibn-i-Edhèm, Bichr-i-Hâfî, Zûn-Noûn, Dâvoud-on-Thâf, Ruvèym, Hâtêm-ul-Eçam, Ibrâhîm-ul-Havass (3), etc., ces con-

(1) On appelle de ce nom les exégètes qui sont nés après la mort du Prophète, mais qui ont connu ses contemporains (N. du trad.).

(2) Gendre de Mahomet et le quatrième des khalifes qualifiés de *râchidîn*, c'est-à-dire orthodoxes.

(3) On trouvera sur ces commentateurs et sur leurs œu-

naissances furent transmises aux générations postérieures et l'on commença de composer des œuvres considérables, telles que le *Koût-el-Kouloûb* (1), le *Kitâb-ul-Téarruf* (2), le *Rissâlê-i-Koucheyryeh* (3) et l'*Avârif-ul-Méârif* (4).

De même, au Turkestan, Ahmed-Yessévî ; à Bagdad, Abd-ul-Kâdir-Guêylâvî (mort en H. 675), surnommé « Gavs-i-A'zamm » (5) ;

vres les renseignements nécessaires dans le livre bibliographique-généalogique connu sous le nom de *Thabékât-i-Châ'rânieh* (N. de l'aut.).

Ce livre fut écrit en arabe par Eb-ul-Hassen-il-Echarî (H. 266-330), un des plus savants musulmans. Son célèbre commentaire du Coran se composait, dit-on, de 70 gros volumes (N. du trad.).

(1) Le *Tezkirèt-ul-Evliâ'* (Vie des Saints [N. du trad.]), composé par Têrid-ud-dîn-i-Atthâr, un des plus grands saints de l'Islam, a été édité, avec la plus grande correction et de la manière la plus élégante par M. R. A. Nicholson, professeur de persan à l'Université de Cambridge, et publié à Leide par l'imprimerie Brill. Cet ouvrage renferme des renseignements complets sur la vie des personnages nommés plus haut. Ces mêmes renseignements se trouvent également dans le *Néfêhât-ul-Unss* de Molla-Djâmî.

(2) L'auteur de cet ouvrage remarquable, sur lequel on a écrit plusieurs commentaires, est Kêlâ-Bâdî, mort en H. 380.

(3) Composé par Abd-ul-Kérîm-Hévâzin-ul-Kouchèyrî (mort en H. 415).

(4) Écrit par Chéhab-ud-dîn-Ebi-Hafass-Eumer-us-Suhré-verdî (mort en H. 632).

(5) Ce surnom fut également donné à quelques autres saints personnages.

aux environs de Bassora, Seyid-Ahmed-ul-Rufâi ; en Egypte, Seyid-Ahmed-Bédévi (mort en H. 675) et Ibrâhîm-i-Duçouki (mort en H. 676) ; à Tunis, Eb-ul-Hassen-i-Châzéli (mort en H. 656) ; à Fez, Abd-in-Sélâm ; en Andalousie, Ebou-Médèyn (mort H. 580), réussirent à fonder leurs ordres respectifs soit à la même époque, soit en des temps très rapprochés.

Enfin, ce fut encore dans ce siècle-là que se leva dans la ville de Murcie, en Andalousie, le lumineux Cheikh-Ekber (1), Mouhid-Dîn-i-Arabî dont je tâcherai, en ce modeste livre, de rappeler succinctement la vie et les œuvres.

J'aime beaucoup Ibn-i-Arabî, car c'est dans ses admirables œuvres que je trouve les réflexions les plus pénétrantes sur les questions de métaphysique et de morale. Si les hommes avaient, ne fût-ce que dans la plus modeste mesure, conformé leur conduite aux principes qu'il énonce dans ses écrits, combien ils seraient heureux ! D'autre part, la vie de notre Cheikh est digne de nous servir de modèle pour la conduite de la nôtre. Ce grand homme, en effet, ne songea pas un instant à mener une vie

(1) Ce mot arabe *ekber* signifie : « le plus grand », ou, selon la traduction de M. L. Massignon : « le maître par excellence ».

d'ascète en s'enfermant dans un couvent, comme le firent — et comme le font encore — certains autres Cheikhs. Au contraire, il entreprit (H. 598) de longs voyages hors de son pays natal et visita l'Égypte, le Hedjaz, la Syrie, l'Irâk et les pays seltchoukides. Dans toutes ces régions, il chercha à rencontrer, pour s'entretenir avec eux, les hommes les plus savants et les plus considérables de chaque localité qu'il visitait (1). Lui-même enfin, par ses écrits, ne cessa d'éclairer les esprits, d'améliorer les mœurs et d'embellir davantage l'édifice de la science.

La tradition veut que le nombre de ses ouvrages, grands ou petits, dépasserait 500. Mon savant ami Bourrali-Thahir-Bey, dans son livre intitulé : *Mouhyddîn-i-Arabî*, cite les noms de 275 de ces ouvrages. La plus grande partie — en manuscrits — en est

(1) Il entra en rapports avec plus de 54 savants, en particulier avec les plus illustres historiens et traditionnistes, tels que : Ibn-i-Assâhir, Eb-ul-Férêdj-ul-Djévzi (dont les ouvrages sont célèbres, notamment son *Zâd-ul-Messir* dans le domaine de l'exégèse du Coran, et son *El-Mountazam* dans le domaine de l'histoire), Ibn-i-Sukèyueh, Ibn-i-Alvân, Djâbir-ibn-i-Eyoub, etc. — Les livres qui traitent de la vie et des écrits d'Ibn-i-Arabî nous apprennent qu'il fut initié aux sciences mystiques par Cheikh-Ebou-Médîn-i-Maghribi (mort H. 594), Djemaleddîn-Younous-bin-Yahiâ-El-Kassâr, Ebou-Abd-oul-lâh-ut-Temîmî-youl-Faassi, Eb-ul-Hassan-bin-Djâmî, et aussi, grâce à un intermédiaire, par le fameux Sèyid-Abd-ul-Kâdir Guèylânî.

conservée dans les bibliothèques publiques de Constantinople. Certaines de ces œuvres furent, au temps de nos ancêtres, qui apportaient à la conservation de pareils trésors de l'esprit des soins magnanimes, et qui, incomparablement mieux que nous, les appréciaient à leur juste valeur, copiées par les meilleurs calligraphes. A la Bibliothèque de Yéni-Djâmî, par exemple, se trouve une copie du *Futoûhât-i-Mekkîyeh* (Révélations de La Mecque), qui mérite d'être soigneusement examinée. Cet exemplaire mesure 30 centimètres de longueur, sur 25 de largeur et 9 d'épaisseur. Le copiste dut travailler assidûment à cette œuvre pendant au moins deux années entières. La raison pour laquelle le vénérable auteur donna ce titre à son ouvrage consiste dans le fait qu'il le considérait comme un don de la Providence. D'ailleurs le savoir de notre Cheikh n'était pas, à vrai dire, un produit de l'étude et de la réflexion; il était le résultat de connaissances acquises par voie d'inspiration divine et de saintes visions. Les sciences dans lesquelles il n'y a point de place pour les quelconques opinions, ni pour le doute et les illusions, ne peuvent être obtenues que par ces moyens; car l'on ne possède ces connaissances intuitives que si l'on est doué d'une conscience pure et si l'on est aidé par les lumières divines. Dès lors, combien

mérite d'être profondément vénéré un majestueux monument vivant de travail tel que Ibn-i-Arabî, cette rarissime merveille de la création !

Il est difficile de trouver parmi les philosophes musulmans d'autres savants dont les idées lumineuses, les réflexions profondes et les justes hypothèses aient autant agité les esprits. Ibn-i-Sinâ (375-428) fut l'objet de violentes critiques de la part de Houdjdjèt-il-Islam (1)-Imâm-i-Ghazâli (450-505). Mais Ghazâlî n'avait pas son égal parmi les doctes de son siècle; personne devant lui n'avait osé prendre la défense du philosophe péripatéticien. En définitive, l'honneur de cette défense revint à Ibn-ir-Rûchd (2)

(1) Ces mots signifient : « la preuve de l'Islam » et constituent le surnom de Ghazâlî (N. du trad.).

(2) Ibn-ir-Rûchd, surnommé par les Arabes *El-Hafid*, « Petit-fils », pour le distinguer de ses illustres ancêtres, fut célèbre en Europe à la fois comme médecin et comme commentateur d'Aristote. Néanmoins son *Halidjèh* (Colliget), traitant de la science médicale, ne put trouver auprès du public un accueil plus favorable que n'en reçut le « Canon » d'Ibn-i-Sinâ. Presque tous les ouvrages philosophiques et médicaux d'Ibn-ir-Rûchd furent traduits en hébreu et en latin. Aucune année ne s'écoula entre 1480 et 1580 (ère chr.) sans que les livres d'Ibn-ir-Rûchd ne fussent réimprimés. A Venise, seulement, ses œuvres furent éditées 50 fois. La ville de Padoue eut sa part d'honneur dans leur publication. En outre, des commentaires furent publiés à Rome, à Pavie, à Strasbourg, à Naples, à Gênes et à Lyon. Ces livres ne furent plus réédités au xvi^e siècle, et dans le siècle

[Averroès] (520-595), le grand commentateur d'Aristote. Mais Averroès aussi fut, de la part des savants chrétiens, l'objet de vives critiques, jusqu'au point d'être accusé d'hérésie, bien que ses doctrines philosophiques aient été enseignées durant des siècles en Europe, particulièrement à l'Université de Padoue.

Je dois avouer, toutefois, qu'aucune des discussions élevées autour des noms d'Ibn-i-Sinâ, de Ghazâlî, et d'Ibn-ir-Rûchd, ne provoque en moi une émotion plus vive que celle que me causent les attaques dirigées contre le Cheikh-i-Ekber et les défenses qui y furent opposées. Depuis des années, patiemment je réfléchissais, à la lumière de mon for intérieur, sur les idées du Cheikh et je les appréciais. Souventes fois je m'apercevais avec étonnement que ma conscience, qui les gardait dans ses couches profondes, ne cessait de s'en occuper, tandis que je vaquais à d'autres choses. Et, fort de la résultante de ce long travail intérieur, j'affirme qu'aucun des champions de la philosophie antique, Aristote ou Platon, ni les philosophes célèbres des siècles plus récents, tel que Descartes, Leibnitz et

suivant, tous ces innombrables volumes furent relégués dans l'oubli (cette note est résumée d'après la thèse d'Ernest Renan, *Averroès et l'Averroïsme*).

Kant, n'ont pu, mieux que le Cheikh, pénétrer et faire comprendre la nature humaine.

Parmi les philosophes européens, c'est surtout Spinoza (1), dont je lis les livres avec délices, qui se rapproche le plus de Ibn-i-Arabî. Parfois leurs conceptions se ressemblent tellement qu'il m'arrive de me demander avec un sentiment de doute aigu : Spinoza n'aurait-il pas emprunté ses pensées à Ibn-i-Arabî, dont il aurait lu les œuvres ? Et mon doute persiste toujours sans perdre rien de sa force.

Et ne croyez pas que ce doute soit déplacé ! Dante, en effet, n'a-t-il pas puisé dans les œuvres d'Ibn-i-Arabî sa *Divine Comédie*, qui a suscité dans le monde intellectuel européen un si grand enthousiasme, sur laquelle on a écrit tant de commentaires et pour l'enseignement de laquelle on a créé tant de chaires ? Cette assertion n'est pas formulée ici pour la première fois. Un des orientalistes les plus connus en Europe, M. Miguel Asin Palacios (2), après

(1) Spinoza était d'origine israélite, mais il abandonna le judaïsme pour embrasser le christianisme (1632-1677). Sa métaphysique, sa morale et ses principes politiques sont fondés sur la croyance en l'unité de Dieu.

(2) Le livre d'Asin est intitulé : *Escatologia musulmana en la Divina Comedia* ; il fut publié à Madrid. Salverda de Grave, lui aussi, après avoir fait, de son côté, une étude très approfondie de la question qui avait tant préoccupé Asin, finit par corroborer l'opinion de ce dernier.

avoir procédé à des recherches comparatives approfondies sur la *Divine Comédie* et les œuvres d'Ibn-i-Arabî, est arrivé à la conclusion irréfutable que je viens de rappeler. Dès lors, comment pourrais-je regarder comme improbable l'opinion suivant laquelle Spinoza, spécialement en ce qui regarde son panthéisme, aurait eu recours aux œuvres de notre Cheikh ? Pourtant, il est nécessaire qu'un savant, à l'instar d'Assin, en apporte la preuve définitive.

Revenons à notre Cheikh.

Nous avons dit que, dans son temps, on avait accusé ce saint homme d'hétérodoxie. Ne me demandez pas : Quels sont ceux qui ont lancé contre lui une si grave accusation ? Les hommes qui obligèrent Socrate à boire la ciguë, qui brûlèrent Pythagore avec ses disciples et son institut (1) ; qui, après avoir suspendu au gibet Hussèyn-Hallâdj-i-Mançoûr, lui coupèrent les mains, les pieds et la tête et firent jeter — quelle folie d'ignorance ! — tous ces membres au feu ; qui arrachèrent à Galilée de solennelles paroles de rétractation, après l'avoir mis en prison pour avoir affirmé que la terre tourne ; qui écorchèrent Seyid-Nes-

(1) Pythagore lui-même était-il parmi les victimes ? On ne le sait au juste. Toujours est-il qu'après cet effroyable crime, Pythagore disparut.

sîmî (1) : de pareils fanatiques qui, dans leur ignorance, se montrent les irréductibles ennemis de la Lumière, se rencontrent partout et à tous les siècles.

La manière dont mourut Socrate est un fait d'un enseignement particulier. On le connaît : Les disciples avaient préparé tous les moyens pour assurer sa fuite de la prison ; mais Socrate refusa de s'évader, disant que cette fuite serait à l'encontre de la loi. Lorsque le bourreau arriva pour accomplir sa tâche lugubre, tandis que les disciples commençaient à verser des pleurs amers, Socrate s'empara du vase qui contenait le liquide mortel et but le poison ; et il le but avec une telle force de caractère, une telle énergie d'âme, une telle assurance intérieure qu'on en chercherait en vain d'autres exemples ; il le but ainsi, parce qu'il avait foi en l'immortalité de l'âme.

Et que dire de ce Mançoûr, dont la fin tragique a fourni à tous les poètes de l'Orient un sujet d'interminables lamentations ? Personne n'entendit sortir de sa bou-

(1) Sèyid-Nessîmi, célèbre mystique et poète turc, qui fut supplicié à Alep, en 1417, parce qu'il professait la doctrine des Houroufites. Voir *Le Houroufisme* de Clément Huart. Aujourd'hui même à Constantinople, dans plusieurs couvents musulmans (dits *tékyé*), pendant l'accomplissement des devoirs rituels, on chante les hymnes de Nessîmi pour exciter l'ardeur des derviches.

che une seule plainte tandis qu'on lui faisait subir toutes sortes de tortures ; car il entretenait au fond de sa conscience cette parfaite assurance qui le faisait croire en la légitimité de sa cause. Le pauvre Galilée, lui, ne montra pas d'autant d'énergie, et il renia sa conviction dont il était cependant sûr. Il est vrai que, immédiatement après sa sortie de prison, il prononça, en frappant du pied la terre, les célèbres paroles que l'on sait : «E pur si muove (et pourtant elle tourne) ! ».

Quant à notre Cheikh, dans ses actes comme dans ses attitudes, on ne saurait saisir la moindre hésitation.

Ce furent surtout les savants de Damas qui le molestèrent. Ils poussèrent l'animosité jusqu'à attenter à sa vie. Quelle était la raison de cette inimitié ? Il convient d'approfondir ici cette question.

J'ai parlé plus haut d'Ibn-ir-Rûchd. Que l'on note les années que j'ai rappelées, et l'on voit que lui et notre Cheikh vécurent dans le même siècle. On raconte que le Cheikh, avant de quitter l'Andalousie, avait reçu une invitation de la part du philosophe qui, en ce temps-là, remplissait les fonctions de cadi (1) à Cordoue. Combien il serait

(1) Juge au tribunal qui connaît des matières considérées comme religieuses, telles que : mariage, divorce, filiation, etc. (N. du trad.).

curieux de connaître le véritable entretien qu'échangèrent alors ces deux grands hommes (1)! Car, tandis que le cadi philosophe était le chef suivi de cette classe de philosophes qui prétendaient arriver à la vérité par le raisonnement discursif, c'est-à-dire par la voie de l'examen et de la déduction, notre Cheikh affirmait, au contraire, l'impuissance de l'esprit à saisir la vérité et admettait que la connaissance relative de la vérité ne peut s'acquérir qu'à l'aide de l'inspiration divine et de l'intuition(2).

(1) Les récits qui nous sont parvenus à ce sujet sont en quelque sorte énigmatiques. Aux questions que lui pose Vélid, notre Cheikh ne répond que par des « oui » ou par des « non ». Et pourtant ces questions font pâlir Ibu-ir-Rûchd et le font trembler. En définitive il remercie Dieu de lui avoir accordé la faveur de s'entretenir avec un si grand homme.

(2) Il est indiscutablement avéré que non seulement la connaissance de Dieu n'est possible qu'à l'aide de cette puissance de l'âme qui permet de saisir les vérités transcendantes, mais encore que les découvertes scientifiques les plus importantes n'ont été possibles que par cet unique moyen. La fameuse découverte de l'analyse spectrale, due à Kirchhoff et Bunsen, est un exemple éclatant de ce que je viens de dire. Ces deux savants, en 1857, se proposèrent, à l'aide d'un verre prismatique taillé par Fraunhofer lui-même, d'analyser les rapports entre les rayons jaunes et les raies du spectre. Tout en considérant la ligne D dans le spectre solaire, ils introduisirent une flamme saline dans le champ visuel. Ils s'attendaient à voir s'éclaircir la ligne noire D. C'est ce qui se produisit, en effet, et à la lueur

Entre ces deux différentes directions se place une troisième méthode, créée par de savants universitaires aux titres officiels, soit en notre pays, soit en Europe. Les principes de leur méthode résident dans la tradition. Ce sont donc eux qui s'attaquent aux philosophes en même temps qu'aux « Cheikhs ». En résumé, le conflit même existe entre l'esprit critique et la tradition.

trouble du soleil, la ligne s'élargit et devint plus obscure. Alors Kirchhoff s'écria : « Cela me paraît être l'explication d'un phénomène d'une importance capitale », et il sortit de la pièce où l'expérience venait d'avoir lieu. Le lendemain matin, il expliqua à son entourage la raison de ce phénomène, et quelque temps après le rapport entre la puissance d'absorption et d'émission fut reconnu; autrement dit, la loi du renversement des lignes spectrales était découverte. Les merveilleuses applications de cette loi en physique, en chimie, en physiologie et en astronomie ne furent possibles que grâce à Kirchhoff qui vit la vérité par les yeux de l'esprit; car ce furent ces yeux-là qui saisirent toute l'importance de l'apparition de la ligne noire D à la lumière solaire. C'est encore grâce aux résultats de l'intuition de Kirchhoff qu'on découvrit que les éléments dont se compose le soleil sont identiques à ceux de notre globe terrestre.

On attribue à la même puissance intuitive de l'esprit la découverte de la planète Neptune par Le Verrier. Car révéler qu'à tel endroit du ciel existe une planète demeurée jusque-là inaperçue de tous les télescopes, exige chez l'observateur l'existence des yeux de la conscience, ajoutés à la connaissance scientifique. Cette découverte de Le Verrier fut confirmée plus tard, grâce à l'invention de plus puissants instruments d'observation astronomique.

De notre côté, l'école *Echaryeh* (1) marque en quelque sorte une réconciliation entre ces deux systèmes. Ce furent encore ces mêmes savants universitaires qui poursuivirent Ibn-i-Arabî de leurs paroles ou écrits vexatoires. Leur animosité à l'égard de notre Cheikh avait pris de telles proportions que même la mort (2) du Cheikh ne put la faire disparaître, ni même l'apaiser : ils firent jeter des ordures sur sa tombe... Ah ! combien les hommes sont ignorants et ingrats, nourrissant dans leurs cœurs ténébreux une haine profonde envers ceux qui leur font du bien, qui leur indiquent le sentier droit, qui s'efforcent de balayer les immondices et les scandales produits dans leurs sociétés, qui veulent faire disparaître les fausses croyances dont ils sont les vils esclaves, les tortueuses règles et coutumes qu'ils suivent et qu'ils respectent ! Combien sont-ils ingrats surtout envers ceux qui découvrent une vérité nouvelle, une nouvelle loi de la nature ou une force de l'univers des-

(1) Cette école fut fondée par Eb-ul-Hassen-il-Echârî, un savant des plus remarquables. Il fut d'abord hérétique, mais plus tard vint se ranger aux côtés des orthodoxes. Il écrivit un très grand nombre d'ouvrages. Il mourut en 324 (N. du trad.).

(2) Ibn-i-Arabî mourut à Damas, en 638 H. Il fut enterré au Mausolée Béni-Zékî, situé aux pieds de la montagne Kassîyûn, appelée aujourd'hui Salihîyeh.

tinée à améliorer leur sort (1) ! L'histoire et les biographies des philosophes sont plei-

(1) Un homme de génie apparaît. Il est doux,
 Il est fort, il est grand. Il est utile à tous ;
 Comme l'aube au-dessus de l'océan qui roule,
 Il dore d'un rayon tous les fronts de la foule ;
 Il luit ; le jour qu'il jette est un jour éclatant ;
 Il apporte une idée au siècle qui l'attend ;
 Il fait son œuvre ; il veut des choses nécessaires,
 Agrandir les esprits, amoindrir les misères,
 Heureux, dans ses travaux dont les cieux sont témoins,
 Si l'on pense un peu plus, si l'on souffre un peu moins,
 Il vient ! — Certes, on le va couronner ! — On le hue !
 Scribes, savants, rhéteurs, les salons, la cohue,
 Ceux qui n'ignorent rien, ceux qui doutent de tout,
 Ceux qui flattent le roi, ceux qui flattent l'égout,
 Tous hurlent à la fois et font un bruit sinistre.
 Si c'est un orateur ou si c'est un ministre,
 On le siffle. Si c'est un poète, il entend
 Ce chœur : « Absurde ! faux ! monstrueux ! révoltant ! »
 Lui, cependant, tandis qu'on hève sur sa plume,
 Debout, les bras croisés, le front levé, l'œil calme,
 Il contemple, serein, l'idéal et le beau ;
 Il rêve ; et par moment il secoue un flambeau
 Qui sous ses pieds, dans l'ombre, éblouissant la haine,
 Eclaire tout à coup le fond de l'âme humaine.
 Ou, ministre, il prodigue et ses nuits et ses jours.
 Orateur, il entasse efforts, travaux, discours ;
 Il marche, il lutte ! Hélas ! l'injure ardente et triste,
 A chaque pas qu'il fait, se transforme et persiste.
 Nul abri. Ce serait un ennemi public,
 Un monstre fabuleux, dragon ou basilic,
 Qu'il serait moins traqué de toutes les manières,
 Moins entouré de gens armés de grosses pierres,
 Moins haï ! — Pour eux tous, et pour ceux qui viendront,

nes d'exemples variés de ces lamentables dispositions. Quoi qu'il en soit, la vertu, mise au service de l'humanité ne demeure pas vaine. Les services des grands hommes, qui parfois sont d'abord passés presque inaperçus, sont souvent en revanche loués plus tard avec une certaine exagération, parce que le temps, pour l'appréciation et la balance des faits et des hommes, rend à l'humanité le service d'une loupe qui agrandit le volume et les proportions des choses (1).

Il va semant la gloire, il recueille l'affront,
 Le progrès est son but, le bien est sa boussole ;
 Pilote, sur l'avant du navire il s'isole ;
 Tout marin, pour dompter les vents et les courants,
 Met tour à tour le cap sur des points différents,
 Et, pour mieux arriver, dévie en apparence ;
 Il fait de même, aussi blâme et cris ; l'ignorance
 Sait tout, dénonce tout ; il allait vers le nord,
 Il avait tort ; il va vers le sud, il a tort ;
 Si le temps devient noir, que de rage et de joie !
 Cependant, sous le faix sa tête à la fin ploie,
 L'âge vient, il couvait un mal profond et lent,
 Il meurt. L'envie alors, ce démon vigilant,
 Accourt, le reconnaît, lui ferme la paupière.
 Prend soin de le clouer de ses mains dans la bière.
 Se penche, écoute, épie en cette sombre nuit
 S'il est vraiment bien mort, s'il ne fait pas de bruit,
 S'il ne peut plus savoir de quel nom on le nomme,
 Et, s'essuyant les yeux, dit : « C'était un grand homme ! »

VICTOR HUGO, *Les Contemplations*.

(1) Par exemple, Lavoisier (1743-1794) avait découvert que l'air, un des quatre éléments dont, selon l'opinion accréditée

D'ailleurs, toutes ces calomnies et toutes ces attaques n'ayant pu diminuer en aucune façon la valeur ni l'honneur de notre Cheikh, ses inestimables œuvres ne sont jamais tombées des mains de ceux qui les apprécient et les vénèrent.

Le Yavouz Sultan Sélim lisait avec le plus grand plaisir les livres d'Ibn-i-Arabî ; il semblait surtout très sensible à ses prédictions, à tel point que, après avoir mis en fuite le souverain d'Egypte, Kançughavri, et conquis Damas, il s'enquit de la tombe du Cheikh, l'orna d'un grand mausolée et fit

à ces époques, la nature se composait, n'était pas un corps simple ; il avait démontré la vérité de sa découverte en décomposant l'air et en dégageant l'oxygène qui en est un des éléments constitutifs. Ce grand savant, considéré comme l'un des fondateurs de la chimie moderne, fut, sous quelques prétextes politiques, décapité à Paris. Galvani, qui avait découvert l'électricité, produite par le choc ou frottement des corps métalliques, fut l'objet d'acerbés raileries.

Pourquoi remontons-nous aux temps passés ?

Dans ces dernières années même le professeur Einstein n'a-t-il pas été obligé de quitter sa chaire ? Et pour quelle raison ? Car ce savant n'a fait qu'enlever un des 70.000 rideaux qui couvrent l'ultime vérité des choses. Au sujet de ses déductions et inductions, et soit en leur faveur, soit contre elles, on a publié dans toutes les langues des centaines de volumes. J'ai dit : 70.000 rideaux, parce que la tradition nous a transmis un *hadiss* à ce sujet. Mais il va de soi que c'est là une comparaison allégorique pour faire remarquer combien est voilée l'essence de la création.

construire à proximité une mosquée sainte et un *imaret* (1). Sélim I^{er} (2) ne se borna pas à rendre ces honneurs à la mémoire du Cheikh. Désireux aussi de la défendre contre ses adversaires, il appela Eb-ul-Fet'h - Mohammed - bin - Mouzaffer - ud - Dîn - Mahammed - bin - Hamîd - ud - Dîn, connu sous le nom de « Cheikh-Mekkî », et lui enjoignit d'écrire une apologie d'Ibn-i-Arabî d'après les sujets qui avaient fourni à ses ennemis des prétextes d'attaques. Le livre que composa le Cheikh-Mekki, sous le titre de *El-Djânib-ul-Gharbî-fî-Hall-i-muchkilât-i-Ibn-i-Arabî*, fut traduit du persan en turc par Mîrza-Zadeh-Ahmed-Nèyli (3), sous

(1) On donne ce nom à ces établissements de charité où l'on distribue gratuitement aux nécessiteux ainsi qu'aux étudiants des collèges, annexes des mosquées près desquelles sont construits les *imaret*, du pain, de la soupe et du *zerdeh*, sorte de plat doux préparé avec du riz et du safran. (N. du trad).

(2) Selim I^{er} n'était pas seulement un homme fortuné, victorieux sur les champs de bataille, mais encore un écrivain maniant la plume avec facilité et maîtrise. L'ensemble de ses poésies en langue persane, copiées par un calligraphe de talent, a été, sur l'ordre de Guillaume II, intégralement édité à l'Imprimerie Impériale de Berlin. Un exemplaire de cette édition, envoyé en cadeau par Guillaume au Sultan Abd-ul-Hamid II, est conservé dans la Bibliothèque du Palais de Yildiz.

(3) Un des grands poètes turcs et en même temps un savant. Il naquit à Constantinople en 1104 et mourut en 1161.

le titre de *El-Fadhl-ul-Vehbi*. Le nombre des défenseurs du Cheikh-i-Ekber est considérable ; citons-en quelques-uns : Ebou-Is-hak-Medjd-ud-Dîn-i-Fèyrouz-Abâdî, auteur du *Camoûss* (1) ; Molla-Djâmî ; Abd-ul-Vèhhâb-i-Châ'raanî ; Kémal-Pacha-Zâdeh ; Cheikh-Ismaïl-Hakky, auteur du commentaire intitulé *Roûh-ul-Béyân* ; Khâdimî ; Guélènbévî. En particulier, Behâed-Dîn-zadeh-Muh'yddîn-Efendi, mort à Césarée (Asie-Mineure) en H. 951, est digne d'être recommandé à ceux qui s'intéressent à la philosophie de Ibn-i-Arabî par son livre intitulé : *Mudafî-Hakk-i-Cheik-i-Ekber* : « Défense de la philosophie du Cheikh-i-Ekber. »

(1) Né à Aïntab (Asie-Mineure), il est surtout célèbre par la traduction qu'il fit du grand dictionnaire arabe *Okyânoûs*. (Note du trad.).

CHAPITRE II

Du Mystère des Lettres.

Dans les livres de notre saint Cheikh, ce qui nous gêne et nous rend sceptiques, ce sont ses opinions mystiques sur les lettres. Je vais expliquer les causes de notre embarras et de nos doutes.

Dans la philosophie mystique musulmane, il existe un système de règles d'interprétation basé sur les significations de certains versets du Coran. Le Coran nous révèle que l'œuvre de la création de l'Univers fut accomplie, en un instant indivisible, sur un ordre divin (1); de même, il nous fait connaître que chacune des créatures est une lettre divine. « Quelle est notre parole quand nous voulons qu'une chose existe? Nous disons : sois ! et elle est. » *Coran*, trad. Kazimirski, édit. Charpentier, Paris, chapitre xvi, verset 42).

Dans le *Tè'vîlât-i-Nédjmî'yeh*, un exégète

(1) D'après la Bible, par les mots : *Fiat lux*.

allégorique du Coran dit que la lettre *noûn* ن (= *n* latin) représente la science résumée dans l'unité essentielle de Dieu, et que la plume représente la science détaillée (c'est-à-dire les choses créées) manifestée dans l'unité nominale de Dieu.

Certains initiés aux mystères disent que l'« existence-ombre » est un livre. Les phénomènes mystérieux sont de ce livre les lettres transcendantes. Les objets réels immuables de l'omniscience en sont les lettres complètes. Les idées prééternelles des objets en sont les mots parfaits. Les réalités spirituelles et idéales en sont les versets parfaits par la vision réelle. Quant au livre de l'« existence-réalité », ses lettres renouvelées ne sont que des noms divins essentiels ; ses mots, que des noms et attributs divins d'unifications ; ses versets, que des noms d'actualisation, et ses chapitres que des phénomènes manifestés dans toute l'œuvre de la création. Kachanî dit que cette lettre *noûn* ن est le symbole de l'âme universelle, que la plume est la marque de l'intellect agent, et que les formes des objets existants dans la création s'impriment dans l'esprit.

Par conséquent, l'idée originelle de tout ce qui existe dans l'univers entier est considérée comme une lettre qui préexistait dans la science divine. Puis, par l'extension du

souffle divin, chacune de ses lettres revêtit un caractère matériel objectif ; elles s'unirent entre elles et s'agrégèrent pour former les mondes visibles. Et nous, n'exprimons-nous pas les conceptions et les idées nées dans notre cerveau, en les faisant revêtir de quelques formes, celles que nous appelons « lettres » ? N'inventons-nous pas des lettres en mettant en mouvement la voix qui sort de notre gorge, et, par là, ne créons-nous pas des mots en composant ceux-ci au moyen de ces lettres ? C'est ainsi que s'explique le système d'interprétation par les lettres.

Pour ma part, je crois que cette manière d'interpréter la genèse de la création procède de l'anthropomorphisme. Cependant, cette question, si simple en elle-même, prend, grâce à l'habileté d'Ibn-i-Arabî, les proportions d'un système grandiose. Un très grand nombre des chapitres du *Fu-tûhât-i-Mekkî'ye* traitent des mystères relatifs aux lettres et enseignent la doctrine suivante : l'univers est un immense livre ; les caractères ou lettres de ce livre sont tous écrits, en principe, de la même encre et transcrits à la Table éternelle par la plume divine ; entre ces lettres n'existe aucune différence, toutes sont transcrites simultanément et indivisibles ; c'est pourquoi les phénomènes essentiels divins cachés dans le

secret des secrets prirent le nom de « lettres transcendantes ».

Et ces mêmes lettres transcendantes, c'est-à-dire pour parler sans mystère, toi, moi, nous tous, en un mot toutes les créatures, après avoir été condensées virtuellement dans l'omniscience divine, sont, par le souffle divin, descendues aux lignes inférieures et ont composé et formé l'univers.

Quels furent les effets de ce souffle divin ? De cette agitation premièrement se dégagea et se détermina le الف (lettre = *élif*) (1); deuxièmement, le ب (lettre = *bé*) (2). C'est pourquoi l'*élif* est le symbole de l'unité essentielle, et le *bé* celui de l'unification. Les autres lettres aussi ont chacune sa signification symbolique propre.

En conséquence, si quelqu'un connaît les mystères des lettres (3), j'avoue, pour ma

(1) Qui correspond au caractère latin *a*. (N. du trad.).

(2) Qui correspond au caractère latin *b*. (N. du trad.).

(3) Au chapitre II du *Futoûhât*, il est dit : « Sachez que chacune des lettres de l'alphabet est un des peuples. Ils peuvent être à la fois interlocuteurs et obligés. Parmi eux se trouvent des Envoyés de leur propre genre et ceux-ci portent des noms particuliers à eux. Mais ils ne peuvent être connus que de ceux appartenant à notre secte et qui acquièrent ainsi parfaite clairvoyance. Ceux qui pénètrent les mystères de ces lettres deviennent des hommes des plus éloquents et des plus lucides dans leurs discours, et leurs paroles deviennent claires ».

Les lettres diffèrent entre elles par leur nature et par la

part, que je ne parviens point à saisir quoi que ce soit de cette doctrine, car je n'arrive point à m'en expliquer le pourquoi ». D'autre part je ne trouve pas légitime de la rejeter de prime abord ; car, je vois bien que cette science des lettres est une ingénieuse construction idéale, fondée dans tous les cas sur des règles déterminées et des disciplines très claires. Par conséquent, si l'on m'avait démontré pourquoi la lettre *élif* était égale au chiffre 1, la lettre *bé* à 2, la lettre *djim* à 3, la lettre *noûn* à 50, etc., ou bien comment on pouvait connaître la vertu numérique attribuée à la lettre *vav*, alors j'aurais contemplé cette construction avec un plus grand étonnement. Il me semble que, dans les temps antiques, les philosophes ont recherché le premier principe d'où procède la création, sans pouvoir le découvrir. En effet, parmi les choses créées, l'eau apparaissait aux yeux de Thalès comme étant ce principe ; Anaximène s'imaginait que c'était l'air ; Xénophane croyait le voir dans la terre ; Héraclite se félicitait de l'avoir découvert dans le feu ; tandis qu'à ces mêmes époques, Pythagore, exami-

manière dont elles se prononcent. Celles qui ont un ou plusieurs points diacritiques appartiennent au monde visible ; celles qui n'en ont pas relèvent du monde invisible. Les unes ont une nature chaude ; les autres, sèche ; certaines, humide ; certaines autres, froide.

nant la matérialité de ces éléments et en appréciant l'ordre, l'harmonie et la précision, qui résident dans les formes géométriques et dans les nombres, concluait que la réalité à la fois fondamentale et suprême est le « Un ». Il nous semble que ce système de Pythagore prépara ceux des Kabbalistes et de nos philosophes.

Il est vrai qu'on trouve dans la Kabbale, qui est une interprétation théosophique de la Bible, toute une science fondée sur les mystères des lettres. Cependant, si nous examinions cette doctrine suivant les règles particulières et le système d'investigation et d'inférence préconisé par les sciences positives, il est certain que nous n'obtiendrions rien des principes de cette prétendue science des mystères des lettres. C'est pourquoi je ne puis rien objecter à ceux qui ne voient dans cette science mystérieuse que des fictions.

Certains des produits sublimes de la savante plume de notre Cheikh contiennent des prédictions relatives à des événements futurs considérables. Mais elles sont traduites tantôt sous forme de signes ou d'allusions, tantôt sous celle d'énigmes, de telle sorte que, pour les saisir, il est nécessaire de posséder des connaissances et des moyens préalables analogues à ceux que requiert la solution d'une équation algébrique.

Selon la signification tirée par les spécialistes de cette époque, Hâfiz Pacha, malgré un siège qui durera neuf mois, ne parviendra pas à arracher Bagdad des mains des Persans ; ce siège n'aboutira qu'à une perte en argent et en munitions, et c'est en définitive le Sultan Mourad IV qui réussira à s'emparer de la ville pendant 41 jours. Or le Sultan Mourad reprit Bagdad en 1048 de l'Hégire, et notre Cheikh était mort en 638. Si cette prédiction avait été ouvertement formulée, par exemple, 10, 20, voire même 50 ans avant la reprise de Bagdad, il n'y aurait pas eu place au doute dans les esprits. Il me semble donc que la mystérieuse formule du Cheikh n'a été ainsi interprétée qu'après la conquête de la ville. D'ailleurs je n'ai rencontré jusqu'ici aucune personne capable de résoudre ce problème d'une manière précise et décisive.

Dans le *Chédjérèl-un Nâ'mânieh* se trouve une phrase ainsi conçue : Lorsque, dans un chapitre, les « *mîm* » lettre arabe correspondant à *m* latin) se suivent, surgiront sur la face de la terre des hommes braves et des conquérants, appelés à commander à l'humanité, à anéantir les envieux, à diminuer toute sorte d'ignorance et à améliorer les conditions de la vie. » A quels hommes veut-on faire allusion par les *mîm* dont parle cette énigme ? Je serais profondément

reconnaissant à quiconque pourrait me donner une solution claire et satisfaisante de ce problème.

La prédiction des événements futurs à l'aide de vers et d'aphorismes aux significations mystérieuses n'est pas le privilège de l'Orient musulman. En Europe aussi l'on a vu des hommes qui ont fait de pareilles prédictions. Nostradamus en est le type le plus remarquable. Ses quatrains prédisant des événements futurs sont vraiment étonnants. Le suivant, par exemple, fait, dit-on, allusion au bannissement de Napoléon Bonaparte à l'île d'Elbe :

Le grand Empire sera tout translaté
En bien petit qui bientôt viendra croistre,
Lieu bien infime d'exigüe comté
Ou au milieu viendra poser son sceptre.

Et maintenant, à ceux qui tirent de ce quatrain l'allusion susdite, je pose cette question : Avez-vous deviné ce sens du quatrain après le bannissement de Bonaparte à l'île d'Elbe, ou bien auparavant c'est-à-dire pendant qu'il était encore sur le trône ?

Nostradamus écrivit aussi un grand nombre de quatrains relatifs à Louis-Philippe, à Napoléon III, à Eugénie, à la guerre de 1870, etc. Celui qui concerne Ferdinand de Bulgarie n'est rien moins que stupéfiant ; je le transcris ici :

Et Ferdinand sera deserte,
Quitter la fleur, suivre la Macedon
Au grand besoin défaillira sa route
Et marchera contre le Myrmidon.

Quelle miraculeuse prédiction ! Ce quatrain est le 35^e du chapitre ix.

Si j'ai parlé de Nostradamus, dont les pareils abondent en Orient, je n'ai point voulu établir par là une comparaison entre lui et un héritier des connaissances de Mahomet, un saint parfait, comme Ibn-i-Arabî ; j'ai voulu seulement attirer l'attention de cette catégorie de nos contemporains qui se font gloire de leur scepticisme, en leur montrant qu'en Europe, à l'époque actuelle où les sciences ont fait d'immenses progrès, des écrits tels que ceux de Nostradamus ne sont pas dédaignés, au contraire !

Je termine ici le chapitre traitant du mystère des lettres. Et maintenant, je vais exposer, suivant le plan que je me suis tracé et au bénéfice de la jeunesse qui désire connaître les grands penseurs musulmans, la quintessence de la philosophie de Ibn-i-Arabî.

CHAPITRE III

Réflexions sur la métaphysique.

La Création et la Nature.

Dieu est-il artisan ou créateur? — L'Être absolu? — Termes particuliers des Grands penseurs. — Souffle divin ou la nature. — La théorie du mouvement. — On ne peut détruire la réalité d'aucune chose. — Toutes les choses sont perpétuellement renouvelées ou transformées. — La vie est propagée à toutes choses. — Il n'y a dans la nature ni augmentation, ni diminution. — La nature naturante et naturée. — Il n'y a pas dans le monde des possibilités un monde meilleur que celui-ci. — La question de pénétrer l'essence des choses. — L'école du subjectivisme. — L'homme. — L'humanité. — Quand le premier homme apparut-il sur la terre? — Conversation avec Idriss. — La question de la liberté psychologique (libre arbitre).

DIEU ET LA NATURE

On sait que, dans la question de la création, le problème le plus important et le plus controversé est celui de l'éternité de la matière. Si la matière est éternelle, l'œuvre de Dieu consista, pourrait-on dire, à façonner l'univers à l'aide de cette matière. Ainsi

Dieu est l'architecte (demiurge) de l'univers. Dans son *Timée* (1), Platon donne à Dieu ce nom : Demiurge. Aristote considère également la matière et la forme (2) comme éternelles. Dès lors, aux yeux de ces deux philosophes, l'univers n'est pas créé *ex nihilo*. Mais si la matière n'est pas éternelle, Dieu dut donc créer l'univers du néant ; une telle production s'appelle : *Ibdâ'*, *Idjâd*, et *Ihdâs'* (3). Dans ce cas, Dieu est inventeur.

Notre Cheikh n'incline à prendre en considération ni l'une ni l'autre de ces deux théories, parce qu'il examine la question d'une manière plus simple, plus étendue et plus pénétrante. Selon lui, l'existence réelle est spéciale à Dieu ; quant aux objets, ils sont les manifestations de l'être absolu sous diverses formes et en divers lieux. A envi-

(1) *Timée* est le titre d'un dialogue philosophique de Platon. Les Arabes le traduisirent plusieurs fois en leur langue sous le titre de *Thi'ymâviss*. La théorie de ce qu'on appelle les *idées* platoniciennes est détaillée dans ce livre.

(2) Aristote employait le mot « forme » dans un sens qui diffère totalement de celui que nous lui prêtons. Et c'est dans le même sens qu'Aristote que notre Cheikh en fait usage à son tour. Selon Aristote, une pierre taillée en forme de main ne représente pas la forme de la main ; elle en représente seulement la figure, car cette pierre est impuissante à rendre les services que nous rend une main.

(3) Mots qui signifient : inventer, créer, faire apparaître, produire.

sager de la sorte le problème, il devient superflu de se demander : La matière existe-t-elle ? N'existe-t-elle pas ? ou bien : Quel est le caractère de la notion de matière ? La matière est-elle éternelle ? D'ailleurs, la science moderne a réduit à néant ce que l'on prétendait entendre par le mot matière. (1).

Selon l'enseignement de notre Cheikh, la création est le passage de l'existence absolue de Dieu, de l'état de l'indétermination (état amorphe, chaos) à celui de la détermination (2), et c'est là une fonction éternelle.

(1) Depuis que nous connaissons mieux la matière, le matérialisme est devenu une hypothèse insoutenable, car la matière a perdu à jamais le caractère d'un point d'appui solide que l'on croyait voir en elle. Et voici pourquoi : les corps dont est constitué l'univers sont composés eux-mêmes d'innombrables atomes indivisibles. Ces atomes, sans s'entre-toucher, tournent sans cesse les uns autour des autres. Ces matières infiniment petites sont regardées comme étant elles-mêmes les centres de la force. Dès lors, où se trouve donc « la » matière ? Cette question n'est que trop juste, parce que ce qu'on appelle matière s'anéantit sous l'énergie (ce qui précède est emprunté succinctement au livre de Flammarion intitulé : *L'Inconnu*).

A ceux qui désirent avoir plus de notions sur les théories les plus nouvelles au sujet de la matière, nous conseillons de lire *La philosophie moderne* du professeur Abel Rey.

(2) Imaginez que vous entrez dans une grande chambre qui n'est point éclairée. Des tapis sont étendus sur le plancher ; partout, des poufs, des fauteuils, des tables, des vases ; sur les murs, de beaux tableaux ; au plafond, de

Je n'ai rencontré nulle part personne de plus apte que le Cheikh à faire si bien comprendre cette notion philosophique. Cependant les grands penseurs ont, comme lui, leurs termes techniques propres. Ils ont l'entière liberté d'exprimer leurs idées au moyen des termes qu'ils trouvent le plus convenables pour l'explication de leur système philosophique. Ne voyons-nous pas qu'à l'instar de notre Cheikh, Spinoza appelle Dieu l'« Être absolu », Malebranche l'« Infini », Hamilton l'« Inconditionné », Fichte l'« Esprit pur » et Hegel l'« Idée » ?

Cette expression : « être absolu », employée par Ibn-i-Arabî, avait provoqué les critiques les plus violentes. Car l'on avait cru que le Cheikh professait le monisme matériel, et cette opinion avait été corro-

riches lustres. L'obscurité vous empêche de voir aucun de ces objets. Soudain une main invisible tourne le bouton électrique : la chambre s'éclaire et tous les objets qui s'y trouvent vous apparaissent. Cet exemple permet de comprendre comment fut accomplie l'œuvre de la création. En effet, les objets formant l'univers, que l'on pouvait considérer comme inexistants puisqu'ils étaient invisibles, apparurent une fois éclairés par lumière de l'existence.

Les sens dans lesquels le Cheikh emploie les « noms » ne sont pas ceux que nous leur attribuons maintenant. On ne doit pas entendre par le mot « noms » des noms abstraits, mais l'ensemble des noms, des choses nommées et des vérités. Chez les sophistes, le « nom » (*ismé*) signifie la « détermination » ; le « déterminé » veut dire sa « vérité ».

borée par cette phrase : « Los à celui qui fit apparaître les choses qui en sont l'identité ! » qui se trouve dans le *Futoûhât-i-Mekki'yeh*. Or, ce que désire faire entendre le Cheikh par l'« être absolu », expression qu'il emploie pour désigner Dieu, c'est que Dieu n'est ni cause, ni effet. Quant à cette proposition : « Les choses sont identiques à la vérité même », notre Cheikh l'explique ailleurs par la phrase suivante : Lui (Dieu) est la réalité de toutes les choses dans toutes les manifestations de la création ; les choses qui se manifestent ne sont pas elles-mêmes ; c'est plutôt Lui qui est identique à lui-même et les choses le sont à elles-mêmes. »

A cause de cette interprétation erronée, les principes de ceux qui ont fondé l'école de l'unité de l'existence sont réfutés avec indignation par des savants européens. Je citerai un exemple typique de ces réfutations : La croyance en l'unité de l'existence est un moyen terme flottant entre le panthéisme d'une part, et l'athéisme et l'acosmisme d'autre part. C'est une doctrine instable et vague, destinée à être détruite par quelque une des deux autres, parce que l'école fondée sur la croyance de l'unité de l'existence admet seulement une existence unique. Or, si cette existence n'est que celle de l'univers, on aboutit forcément à nier l'exis-

lence de Dieu; si, au contraire, la dite existence n'est que celle de Dieu, alors on tombe nécessairement dans la négation de l'existence de l'univers. Cette double impossibilité qui, sans s'écarter d'un même système, nie à la fois l'univers et Dieu, suffit à anéantir l'école construite sur l'opinion fondamentale que l'existence est unique. Par conséquent, le vrai panthéisme n'est que le théisme bien compris (1).

Il est vraiment très difficile de s'expliquer ce qu'on a écrit sur l'unité de l'existence; cependant, il est naturel que chacun préfère l'une de ces écoles aux autres, suivant son caractère et le degré de ses connaissances (2).

Notre Cheikh préféra désigner sous le nom de *Néçès-i-Rahmânî* (souffle divin) ce que les philosophes appelaient habituellement « la nature ». Selon lui, le souffle

(1) Paul JAKET, *Principes de métaphysique*. [Voici le dilemme auquel aboutit le panthéisme : ou bien Dieu est tout entier dans le monde, et c'est l'athéisme; ou le monde est tout entier en Dieu, et c'est le mysticisme ou l'acosmisme. L'intermédiaire est représenté par le vrai théisme].

(2) Dans l'*Ehçibé-tul-Irak'ye*, de l'illustre commentateur Aloussi-Sèyd-Mahmoûd, « Muftî » de Bagdad, édité en 1891 par l'Imprimerie de l'Ecole des arts à Constantinople, se trouvent d'importantes études sur l'opinion du Cheikh-Ekber au sujet de l'unité de l'existence.

divin » et « la nature » sont une chose unique (1).

LA THÉORIE DU MOUVEMENT

Notre Cheikh pense que c'est par l'intermédiaire du mouvement que les choses sortent du trésor caché du néant pour former la matière de l'univers. Si l'on examine bien ses profondes et subtiles réflexions à ce sujet, l'on peut dire que ses paroles résument les théories sublimes des savants modernes qui ramènent en définitive au mouvement tous les événements et tous les phénomènes de la nature. Qu'on médite surtout cette phrase du *Fuçoûss* : « Le mouvement, c'est la vie ; il n'y a point de repos ; il n'y a point de mort ; il n'y a pas non plus de néant(2). »

(1) Si l'on parvenait à découvrir que la nature et l'existence divine sont une chose unique, que de discussions seraient épargnées !

(2) Voir le *Fuçoûss*, au chapitre : « Hikmèt-i-Oulviyeh-fi-Kélimèt-i-Moù'sévi'yèh » et au chapitre : « Hikmèt-i-Terdi'yèt-fi-Kélimèt i-Mouhammediyèh ». — Le musulman, en exécutant sa prière selon les rites de sa religion, se tient d'abord debout, puis il s'incline, et pose enfin sa tête sur la terre. Il exécute donc trois mouvements : 1° un mouvement perpendiculaire ascendant ; 2° un mouvement horizontal ; 3° un mouvement rampant. C'est parce que ces trois sortes de mouvements rappellent à l'esprit le mouvement qui fut la cause du passage des choses du néant à l'exis-

J'ai dit que le fondateur de l'école péripatéticienne croyait à l'éternité de la matière et de la forme. Comment alors s'unirent la matière et la forme pour composer l'univers ? Selon la doctrine d'Aristote, l'union de la matière et de la forme eut lieu par l'intermédiaire du mouvement. L'idée du mouvement suppose celle d'une personne qui meut, et en même temps celle d'un objet qui est mis en mouvement. Cette personne qui meut, sans qu'elle soit elle-même en mouvement (Dieu) est le premier moteur immobile, et le premier objet qui se meut est le ciel où sont fixées les étoiles. Le mouvement imprimé aux autres cieux et aux choses leur fut transmis par le premier ciel des étoiles.

Lorsque les œuvres d'Aristote furent traduites en arabe aux temps des khalifes Abbassides, sa théorie sur les cieux fut abandonnée en héritage aux philosophes musulmans. Notre Cheikh compare avec ce système ses propres réflexions sur les cieux. Mais exposer ses idées à ce sujet sortirait du cadre de notre livre, et je me vois obligé de terminer ici le paragraphe sur la théorie du mouvement.

tence, que les manières selon lesquelles s'exécute la prière musulmane ont été enseignées à notre vénéré Prophète. Le Cheikh nous révèle à son tour le mystère qui se cache dans la façon dont s'accomplit la prière mahométane.

L'UNIVERS EST UN AGRÉGAT DE PHÉNOMÈNES

Notre Cheikh nous dit que l'univers est un agrégat de phénomènes. mais par là, il n'entend pas assimiler son système philosophique à celui des phénoménistes, car la phénoménisme rejette totalement l'idée de substance. Or, dans le savant système de notre Cheikh, nous ne rencontrons rien dont nous puissions déduire qu'il repousse les idées de substance et d'essence ; au contraire, il va jusqu'à admettre l'existence de la matière première. Seulement, l'objet qu'il se propose en cette question est d'enseigner aux hommes que l'univers, bien qu'un « néant » en tout temps, est cependant existant, par la grâce divine, en tout temps, et qu'aucune chose ne peut avoir une existence par elle-même. Il faut remarquer d'ailleurs combien tranchants sont les arguments dont il use contre les sceptiques.

ON NE PEUT DÉTRUIRE LA VÉRITÉ D'UNE CHOSE

Dans cette matière, ce qu'on doit entendre par le mot « vérité » c'est : « la prés-

sence ». Notre Cheikh nous apprend pourquoi ces vérités-là ne peuvent être détruites d'aucune manière. Un des plus célèbres des philosophes de l'antiquité, Démocrite, enseignait l'indivisibilité et l'homogénéité des atomes dont se compose la matière. A cette opinion qui fut la base de celles de certains autres philosophes, Lavoisier, un des fondateurs de la chimie moderne, infusa une nouvelle vigueur, en soutenant qu'aucune chose ne peut être créée du néant, ni anéantie. Mais après avoir constaté que des découvertes récentes ont également bouleversé cette hypothèse de Lavoisier, je m'incline humblement devant l'étendue et la justesse de l'opinion de notre Cheikh et je loue le Très-Haut de m'avoir procuré une fois de plus l'occasion de le vénérer publiquement.

TOUTES CHOSES SONT EN ÉTAT DE PERPÉTUEL
CHANGEMENT ET DE RENOUVELLEMENT

Le saint Cheikh ne se contentait pas d'affirmer que la vérité des choses est indestructible, il enseignait en outre, comme nous l'avons dit ci-dessus, que tout ce qui existe dans l'univers se transforme et se renouvelle sans cesse. Le grand philosophe grec que fut Hérachite prétendait que rien n'existe,

puisque toutes choses se trouvent en état de création et de devenir perpétuels. A cette prétention, le non moins célèbre Parménide opposa l'opinion suivante : Ce qui est en existence ne peut être dans l'état de devenir ; en conséquence, « le devenir » est une chose fictive. Suivant les principes énoncés par notre Cheikh, nous trouvons que les discussions relatives à ce que signifient les termes *esse* et *fieri* sont déplacées, car ce renouvellement et ce devenir ne s'accomplissent pas dans la nature de la vérité unique, tandis qu'il est évident qu'ils se produisent dans les manifestations de cette unité.

LE MYSTÈRE DE LA VIE SE TROUVE PROPAGÉ
A TOUTES CHOSES

Une des plus profondes réflexions du Cheikh consiste dans sa doctrine que les choses dites « inanimées », sont au contraire appelées par Dieu « animées », et sont en conséquence réellement « animées ». Il n'importe point que nous les appelions « inanimées », en ne voyant pas leur mouvement et leur croissance. Lui, par les yeux de sa conscience lumineuse, peut reconnaître qu'elles vivent. Et en fait les sciences

modernes affirment que les choses qui nous paraissent dans un état d'inaction, d'immobilité et d'inanimation, sont composées d'atomes qui possèdent une activité stupéfiante. Chacun de ces atomes est un type infinitésimal des systèmes solaires que l'univers offre à nos yeux (1).

Fechner (2), un des plus grands penseurs et savants que l'Allemagne ait jamais produits dans ces derniers siècles, grâce à la vision lumineuse qui lui fut, disait-il, donnée, croyait à la vie de cette partie de la

(1) Les travaux de Lorentz, de Larmor et de Zeeman, complétés par ceux de Curie, de Perrin et de tant d'autres savants, ont permis de saisir l'extraordinaire complexité de la composition des atomes. Par exemple, la feuille de papier sur laquelle je trace ces lignes comprend des millions de millions d'atomes. Chaque atome, comme les étoiles au ciel, tourne continuellement sur lui-même, avec cette différence que la vitesse des atomes est plus grande que celle des planètes. Ainsi Mercure, qui, dans notre système astronomique, est la planète la plus proche du soleil, accomplit chacune de ses révolutions en 88 jours, en parcourant en une seconde une distance de 38 kilomètres; or l'électron qui se trouve dans un atome d'hydrogène parcourt en une seconde une distance moyenne de 2,000 kilomètres; il parvient donc à évoluer autour de son propre soleil 620 milliards de fois dans un laps de temps si court! *Fé-Subhân-ël-lâh!* [Dieu est trop glorieux, trop élevé, pour avoir, soit des associés dans son empire, soit des enfants, etc. (N. du trad.)] Serait-il donc raisonnable de considérer toutes choses comme inactives et brutes?

(2) Né en 1801, et mort à Leipzig en 1887.

nature qu'on appelle inanimée (1). Donc un de ses principaux ouvrages philosophiques, le *Zend-Avesta* (2), exprime la conviction que ladite croyance finira par être universellement admise. Fechner croyait encore que chacun des corps célestes et chacun des systèmes solaires possédaient une conscience (3), propre à eux-mêmes. Quelle étrange affirmation ! Etrange, parce qu'un grand philosophe allemand est venu, à la fin du xix^e siècle, affirmer une opinion qu'Ibn-i-Arabî avait exprimée avant lui. Je regrette que les limites que je me suis tracées pour mon livre ne me permettent pas de donner plus de détails sur l'opinion de Fechner au sujet de la vie des choses que nous appelons communément « non vivantes ». Mais, au moins, je transcrirai ici les paroles qu'écrivait le Cheikh dans son *Fuçoûss*, au chapitre Kélimé-i-Sulèymâ nî'yeh » : « Cependant, la vie demeura

(1) Ce que je viens d'écrire est emprunté et résumé du livre de William James, intitulé : *Philosophie de l'expérience*.

(2) *Zend* est le livre sacré de Zarathustra ; *Avesta* est son commentaire. Pourquoi Fechner a-t-il donné ce nom à son livre ? Un de nos grands littérateurs, feu Edhem Pertev Pacha, pendant qu'il se trouvait à Berlin en qualité de Conseiller à l'Ambassade ottomane, avait cru remarquer que Fechner était un croyant.

(3) Ce mot est employé ici dans le sens de : « sentiment de soi-même ».

cachée aux yeux de certains hommes en en ce monde ; mais elle apparaîtra à tous dans l'au-delà ; car l'au-delà est le monde de la vie. » Il est vrai qu'ici-bas aussi est un monde de vie ; mais la vie s'y dérobe aux yeux de certains êtres humains. C'est pourquoi il est nécessaire que, parmi les hommes, s'établissent et se réalisent une certaine spécialisation et une certaine supériorité.

LA NATURE N'AUGMENTE NI NE DIMINUE

Je vois dans le *Fuçoûss* une phrase ainsi libellée : « Nous n'avons pas vu la diminution de la Nature par des choses qui en sortent et, de même, nous n'avons pas vu l'augmentation de la Nature par le fait contraire, c'est-à-dire, par le fait qu'aucun phénomène et qu'aucune chose n'en sorte et ne s'en dégage. » Cette opinion du Cheikh me rappelle spontanément celle de Helmholtz (1) et celle de Clausius sur la conservation de l'énergie, qui la modifia. Par ce que je viens d'écrire, je ne prétends nullement que le Cheikh ait trouvé la formule de cette vérité, qui reste d'ailleurs en dehors de son

(1) Helmholtz (1821-1895) fut professeur de physique de plusieurs Universités allemandes. Ses découvertes en acoustique l'ont rendu célèbre.

système. Pas davantage, nous ne trouvons cette formule dans les systèmes de Galilée et de Descartes. Ce fut Leibnitz qui, le premier, l'exprima. Mais je dois au lecteur quelque explication. Ostwald (1) dit : « Que sentiriez-vous si on vous donnait un coup de bâton ? Sentiriez-vous le bâton, ou bien l'énergie qui réside dans le bâton ? Certainement l'énergie qui réside dans le bâton. Dès lors, c'est cette énergie-là que recèle la réalité essentielle de tous les phénomènes matériels et naturels. » Et maintenant j'ajouterai moi-même que notre Cheikh, avec l'incomparable sagacité dont il était doué, a pu aussi bien pénétrer cette énergie cachée dans toutes les choses et dans tous les phénomènes de l'univers, et qu'il s'est proposé de l'expliquer de différentes manières.

LA NATURE NATURANTE ET LA NATURE NATURÉE

J'ai dit que je croyais que Spinoza avait

(1) La réputation de M. Ostwald est notoire ; Professeur de chimie à l'Université de Leipzig depuis 1887, il est un ennemi irréductible des matérialistes. A ses yeux, il n'y a dans l'univers aucune réalité en dehors de l'énergie. Il exprima cette idée la première fois dans le discours qu'il prononça au congrès scientifique allemand réuni en 1895 (*Die Ueberwindung des wissenschaftlichen Materialismus*). Plus tard (1902), il l'a développée dans son livre intitulé *Philosophie naturelle*, ouvrage dédié à Mach.

emprunté certaines de ses théories à celles qui se trouvent dans le système de notre Cheikh. Spinoza, en effet, se représente deux sortes de natures : 1^o la nature naturante ; 2^o la nature naturée. La nature naturante (*natura naturans*) agit en tous les points de la nature naturée (*natura naturata*). Dans la *natura naturata*, Spinoza distingue les modes nécessaires et éternels qui découlent directement de la nature éternelle de Dieu, d'avec les modes finis qui ont besoin d'autres modes pour naître.

Et maintenant voyons ce que dit notre Cheikh. Il dit : « La nature est naturante, de par sa vérité essentielle ; la même nature est naturée, étant donné qu'elle est une chose recevant les effets, étant donné qu'elle est la forme sous laquelle les noms attributs de Dieu apparaissent et se réalisent . N'est-ce pas là déjà le Spinozisme ? Pour ma part, je ne vois aucune différence fondamentale entre les deux opinions.

TOUT EST LE MIEUX POSSIBLE DANS LE MEILLEUR DES MONDES POSSIBLES

Notre Cheikh croit qu'il ne saurait exister dans l'univers de choses meilleures et plus belles que celles qui y existent. Leibnitz,

venu au monde cinq siècles après Ibn-i-Arabî et considéré comme un des plus célèbres philosophes de l'Occident, partageait complètement cette opinion (1). De même qu'Ibn-i-Arabî avait jugé que l'univers était parfait, parce qu'il était créé à l'image de Dieu (2), de même Leibnitz, qui était aussi un grand mathématicien, disait : « Du moment que dans l'univers chaque chose est une forme divine, elle doit inéluctablement être la chose la plus parfaite. » Il ajoutait que c'est sur cette opinion que se base la thèse philosophique appelée Optimisme.

LA COMPRÉHENSION DES VÉRITÉS DES CHOSES

Nous touchons ici à une question philosophique qui fut de tout temps des plus controversées : Nous a-t-il été donné de pouvoir saisir les vérités des choses ? Ou bien, nous sera-t-il toujours impossible de les connaître ? La réponse fournie à cette question

(1) « Tout est le mieux possible dans le meilleur des mondes possibles », disait-il.

(2) Critique de M. L. Massignon à ce sujet : « Vous comparez justement l'optimisme de Leibniz avec le fameux adage ليس في الامكان ابدع مما كان ; mais cet adage provient de Gazali ; et je crois personnellement cette thèse insoutenable ; Gazali l'a abandonnée ».

explique, en grande partie, la diversité des écoles philosophiques. Les sceptiques prétendent que l'homme, loin de saisir les vérités des choses, doit nier ces vérités elles-mêmes, négation qui est le fondement de de leur école. Et certains autres philosophes sont d'avis que nous n'avons pas le pouvoir de pénétrer les vérités des choses : nous pouvons tout au plus savoir les modifications (1) que ces choses apportent en nous-mêmes.

Quant à notre Cheikh, il enseigne que les vérités des choses sont impénétrables (2), mais qu'il est possible de connaître les attributs inhérents à la matière des objets. Cette opinion est parfaitement conforme aux théories des sciences modernes (3).

(1) Modifications qui s'accomplissent à la suite des impressions produites dans notre conscience par la perception des objets qui nous entourent.

(2) Nous ne savons rien de la diminution que peut subir la nature par suite du dégagement d'une chose de son sein.

(3) J'emprunte textuellement les lignes suivantes à la préface écrite pour l'ouvrage de M. J. Maxwell : *Les Phénomènes psychiques*, par M. Charles Richet, professeur à la Faculté de médecine de Paris et membre de l'Institut de France : « Et puis, pourquoi ne pas le dire franchement ? toute cette science dont nous sommes si fiers n'est que la connaissance des apparences. Le fond des choses nous échappe. La nature intime des lois qui gouvernent la matière, vivante ou inerte, est inabordable à notre intelligence. Une pierre lancée en l'air retombe à terre. Pourquoi ?

LE SUBJECTIVISME

Le problème le plus important de la philosophie est celui de la connaissance. La science désignée sous le nom d'épistémologie recherche les principes et les règles de toutes nos connaissances.

Notre Cheikh, à l'occasion de cette question, expliqua, dans une formule concise, le côté le plus difficile de la connaissance de soi-même. Dans son livre *Fuçoûss-ul-Hikèm* (Chapitre : Hikmèt-i-Suboûhî'yehfi-Hikmèt-i-Nouhié), il dit que, si quelqu'un, croyant voir Dieu dans une image empruntée au monde matériel, s' imagine « avoir aperçu l'Etre suprême », il n'est pas sage ; parce que l'Etre unique, se manifestant sous la forme de choses matérielles, apparaissant à travers les particularités de ces choses, prend la couleur de ces choses ; en conséquence la chose vue n'est pas, en elle-même, l'Etre unique. Mais si quelqu'un sait que

Par l'attraction, dit Newton, proportionnelle à la masse et à la distance. Mais qu'est-ce que cette loi, sinon l'exposé d'un fait, et comprend-on cette vibration attirante qui fait tomber la pierre ? Le phénomène de la chute d'une pierre est tellement banal qu'il ne nous étonne pas ; mais en réalité nulle intelligence humaine ne l'a compris. Il est habituel, commun, accepté, mais il est incompris comme tous les phénomènes de la nature sans exception ».

ce qu'il voit n'est en réalité que sa propre personne spirituelle, celui-là est un vrai sage.

Les théories adoptées par les philosophes subjectivistes trouvent leur conclusion logique dans la théorie énoncée par Ibn-i-Arabî.

Le philosophe anglais Berkeley (1), tout en affirmant l'existence de Dieu et de l'esprit, nie celle des objets matériels, en prétendant qu'ils ne seraient que des représentations données par Dieu aux esprits. Mais par la suite, Stuart Mill, dans son *Examen de la philosophie de Hamilton*, critiqua avec une grande habileté dialectique cette thèse de Berkeley. Il affirme comme lui qu'il n'y a point d'objets extérieurs, c'est-à-dire de corps; mais il défend son hypothèse d'une façon différente de celle de Berkeley. Pour Stuart Mill, la matière, les corps ne sont autre chose que des possibilités de sensations.

De tous les philosophes qui se sont occupés des questions relatives au subjectivisme, celui qui les étudia à fond et qui les expliqua avec la plus parfaite clarté et le plus de précision, fut le savant physiologiste Müller. Voici comment il a résumé sa doctrine sur ce point :

1^o Nous ne pouvons avoir par l'effet des

(1) La thèse de Berkeley est surtout exposée dans ses célèbres *Dialogues d'Hylas et de Philonous*.

causes extérieures aucune manière de sentir que nous ne puissions avoir sans ces causes et par la sensation des états de notre corps. Ainsi, toutes les sensations extérieures peuvent se produire subjectivement en l'absence de tout objet.

2° Une même cause interne produit des sensations différentes dans les différents sens, en raison de la nature propre de chacun d'eux.

3° Une même cause externe peut produire des sensations différentes dans les différents sens, en raison de la nature propre de chacun d'eux.

Ces détails me paraissent suffisants pour montrer de quelle sagacité a fait preuve notre Cheikh.

L'HOMME

Dans son *Fuçoûss*, Ibn-i-Arabî prête à Adam la sagesse divine. Pourquoi ? Parce que ce fut Adam qui, dans l'ordre de la création, fut le dernier être créé. La géologie nous apprend qu'originellement la vie n'existait pas sur la terre. Lorsqu'elle commença de se manifester, les premiers êtres vivants furent certaines espèces de plantes simples.

Après le développement des espèces végétales, l'animal le plus primitif, une sorte de

créature animée n'ayant ni bras, ni jambes, ni œil, ni estomac, fit son apparition. Dans un musée où les types sont rangés suivant l'ordre chronologique de leur création, on constate aisément les développements successifs que subirent ces types en allant du simple au composé et de l'imparfait au perfectionné. Dans les périodes que la création traversa et sur la longueur desquelles la science humaine est encore impuissante à fournir des données précises et convaincantes, un temps arriva où, le milieu ayant réuni les conditions nécessaires et favorables à l'existence de l'homme sur la terre, celui-ci y apparut, c'est-à-dire qu'apparurent des êtres qui se meuvent volontairement, qui sentent et qui peuvent, en réfléchissant sur les causes qui président à la production des faits dans l'univers, découvrir les lois de la nature. Tandis que jusque-là tous les corps inanimés, toutes les plantes et tous les animaux étaient sous la domination de la nature, la nouvelle créature, qui en différait sous tous les rapports et qui leur était si supérieure, commença immédiatement à faire la conquête de la nature. Elle parvint à exploiter la terre, à s'emparer des animaux et à les asservir ; à user selon sa volonté des eaux, des vents, du feu et des autres éléments et forces de la nature, à créer avec succès de nou-

veaux corps en combinant différents éléments. Le fait que l'homme peut transmettre instantanément ses paroles à des distances de plusieurs milliers de kilomètres sans aucun intermédiaire matériel, ne suffit-il pas à démontrer qu'il est capable de subjuguer les forces de la nature à sa volonté?

C'est à la pensée que l'homme doit tous ces succès. Et cette pensée, qui lui assure la domination du monde, montre aussi que les attributs qui existent dans l'unité divine ont été déposés virtuellement en totalité dans la nature de l'homme. Pour ces raisons, le Cheikh considère l'homme comme un lien unissant, comme un intervalle (1). C'est là qu'apparaissent la grandeur, la dignité et la gloire personnelle de l'homme.

(1) Le terme employé par le Cheikh est le mot arabe *berzakh*, qui signifie exactement : « isthme ». J'ai voulu tout d'abord traduire ce mot par « isthme » ; mais le sens moral, la signification figurée que le Cheikh voulut évidemment prêter à l'original arabe, le mot « isthme » ne les possède pas. J'ai donc employé dans ma traduction le mot « intervalle » que l'auteur a approuvé. Djélâl-ed-Dîne-î Roûmî, le célèbre fondateur de la confrérie dite « Mèvlévi », partage l'avis de notre Cheikh sur ce point. Voici un vers de son *Mèsnévi* : « L'homme est comme l'isthme entre la lumière et l'obscurité. C'est pourquoi on l'a aussi appelé le point d'où jaillissent les premières lueurs de l'aurore. » (Note du trad.).

L'HUMANITÉ

Parmi les questions examinées et étudiées par notre Cheikh, la première en importance est celle concernant l'humanité. Il affirme, en effet, que, par sa nature physique et spirituelle, l'homme est identique à Dieu.

A ce sujet, ma pensée se porte involontairement vers Auguste Comte. Nous savons qu'Auguste Comte fut le fondateur de la philosophie positive et qu'il niait la métaphysique. Or, dans les derniers jours de sa vie, un changement radical s'opéra dans ses croyances. Fut-ce la négation de ses opinions premières et un retour au sentier droit ? Toujours est-il qu'il prêcha l'idée d'adorer l'humanité et qu'il institua une sorte de culte divinisant l'espèce humaine. Mais si nous examinons le résultat auquel le conduisirent ses premières dispositions, nous voyons combien il fut terne à côté de la brillante vérité que le sceau de la Sainteté (1) lui fit découvrir par les jeux

(1) Tout prophète est en même temps un saint. Par conséquent, Mahomet fut un saint, en même temps qu'un prophète législateur. Et Ibn-i-Arabî, étant un de ces hommes parfaits qui héritèrent des connaissances de Mahomet, fut par certaines personnes considéré comme le « sceau de la sainteté. » (N. du trad.).

pénétrants de sa lumineuse conscience ! Nous voulons manifester envers Auguste Comte plus de sévérité encore, parce que son système de philosophie positive ne considère l'homme que dans sa vie présente. Or cette manière d'étudier l'homme empêche de plonger nos regards vers son passé et vers son avenir. C'est pour cette raison que M. Léon Denis, en parlant de cette étrange méthode d'investigation, la qualifie de « stérile et périlleuse » ; et il ajoute : « Cette méthode est inventée à l'usage de ceux dont les consciences sont aveugles : et pourtant on a dit d'elle qu'elle était la plus belle victoire de la pensée moderne et on l'a propagée comme telle. »

POURQUOI CERTAINS HOMMES ONT-ILS ADORÉ
CERTAINES CHOSES ?

ET POURQUOI CERTAINS HOMMES ONT-ILS PRÉTENDU
QU'ILS ÉTAIENT DIEU ?

Le Cheikh-i-Ekber, après avoir étudié l'origine de la nature humaine, dit que, l'homme ayant réuni en soi-même les deux qualités de « maître » et de « serviteur », certains hommes tombèrent dans l'erreur en s'appropriant la puissance de maîtrise qu'ils voyaient en eux-mêmes, et à l'instar

du Pharaon, s'écrièrent : « Je suis le Maître suprême ». Certains autres, tout en étant convaincus que cette puissance ne leur appartenait pas en propre, dirent avec Mançoûr : « Je suis la vérité », ou bien, comme Ebou-Yézid-Besthâmî : « Los à moi ! que ma gloire est grande ! ». Toutefois, entre le « moi » du Pharaon et celui de Besthâmî, existe une grande différence.

De même, certains autres hommes, dès qu'ils constatèrent dans un corps extérieur cette puissance de maîtrise, jugèrent qu'il était Dieu et se mirent à l'adorer. Ainsi, dès qu'ils virent les effets animateurs de la lumière du soleil, ils crurent que cet astre était Dieu et se firent un devoir de lui rendre un culte. Pareillement, on a vu des hommes adorant des fétiches, des corps inanimés, voire façonnés par eux-mêmes. Néanmoins, aux yeux de ceux qui connaissent la « Vérité », ils adorent en réalité Dieu lui-même.

Bien que cette réflexion du Cheikh fût une pensée sage, très profonde et on ne peut plus juste, on l'attaqua cependant avec violence, en l'accusant d'admettre comme légitime l'adoration des corps inanimés. Il est étrange que les paroles d'Ibn-i-Arabî à ce sujet ne soient pas appréciées comme elles le méritent, alors qu'il montre que les hommes s'accusent les uns les autres

d'idolâtrie et d'hétérodoxie, précisément parce que, leurs intelligences ne se ressemblant pas, ils s'imaginent Dieu de façons diverses.

QUAND L'HOMME APPARUT-IL SUR LA TERRE ?

Ni les géologues, ni les anthropologistes ne sont encore parvenus à résoudre ce problème. En tout cas, l'origine de l'humanité remonte, contrairement à ce que racontaient les anciens sages d'Israël, bien au-delà de 7.000 ans, erreur qui, comme tant d'autres pareilles, a été recueillie dans les livres antiques.

Cependant notre Cheikh put donner à ce problème une solution dont les plus savants géologues firent l'éloge.

Un jour, pendant qu'il faisait le tour de la Ka'aba, le Cheikh rencontra un homme dont le visage ainsi que la forme des vêtements révélaient un étranger. Il s'approcha de lui et lui exprima le désir de connaître son identité. L'étranger lui répondit : « Je suis un de tes arrière-grands-pères ». Alors s'engagea entre eux la conversation suivante :

Le Cheikh. — Dans quel siècle viviez-vous ?

L'étranger. — Je suis mort il y a 40.000 ans.

Le Cheikh. — Pourtant les livres nous apprennent que le père des hommes fut créé il y a 6.000 ans seulement.

L'étranger. — De quel homme parles-tu ? Sache qu'Adam, auteur de l'humanité, fut précédé de cent mille autres hommes.

L'hypothèse que le Cheikh exprime par cette conversation spirituelle est entièrement confirmée par les découvertes de la science moderne. En effet, la géologie a retrouvé des traces qui accusent la présence de l'homme sur la terre à l'époque tertiaire, puisque des ossements indiquant la contemporanéité de l'homme avec *elephas antiquus*, un animal dont la race est éteinte, ont été rencontrés au cours de fouilles opérées en différents lieux. On est ainsi amené à faire remonter l'existence de l'homme sur le globe terrestre cent mille ans avant notre époque. C'est pourquoi, sans doute, notre Cheikh énonce, au sujet de l'antiquité de l'homme, le jugement suivant : « Il est créé, mais créé dans la prééternité. » Pourtant ce fut encore une proposition que tous les doctes musulmans furent unanimes à discuter.

Néanmoins, les paléontologistes, au cours de recherches auxquelles ils se sont livrés, ont rencontré certains indices qui prouvent

de la façon la plus manifeste, non seulement que l'homme apparut sur la terre longtemps avant la date indiquée par les livres antiques, mais encore qu'il y a au moins 40.000 ans, il pratiquait une religion et croyait à la vie future.

C'est, d'une part, dans de telles découvertes, de la géologie, de la paléontologie et de l'embryologie, et d'autre part dans les résultats fournis par l'examen scientifique des crânes humains mis au jour en maints endroits, qu'Elie de Cyon a puisé ses arguments pour réfuter la théorie des savants tels que Haeckel, qui prétendent que l'homme serait un être d'origine simienne, et pour démontrer au surplus de la façon la plus claire que, entre la race des singes et la race humaine, il existe un intervalle qui ne put, en aucun temps, être franchi (1).

QUELQUES AUTRES IMPORTANTS RAISONNEMENTS DE NOTRE CHEIK

Notre Cheikh attribue l'origine des réflexions que je vais maintenant exposer à sa conversation spirituelle avec Idrîss. L'on

(1) ELIE DE CYON, *Dieu et Science*.

sait que de toutes parts les hommes de l'antiquité s'en venaient en Egypte pour y mener une vie ascétique et y recevoir l'initiation. C'est dans ce pays que Pythagore et Platon acquirent leurs connaissances ésotériques. Parmi les savants égyptiens, le plus célèbre était Hermès Trismégiste. Les anciens l'identifièrent à Idrîss (son nom biblique est Hénôch), et ils en parlent comme tel dans leurs livres. Mais c'était là une erreur de leur part, et je crois que la célébrité du philosophe Hermès fut la cause qu'il fut confondu avec Hénôch (1), parce qu'aux yeux des anciens celui-ci était le père de la philosophie. C'est avec le prophète Hénôch que notre Cheikh entra en conversation dans un monde spirituel. Je vais transcrire ici les questions posées par le Cheikh au prophète Hénôch et j'apprécierai ensuite les réponses de ce dernier.

D. — Peut-on pratiquer sur les cieux des fentes et des soudures (2) ?

(1) Je dois pourtant ajouter que l'on a découvert un ancien livre égyptien, que l'on croit avoir été écrit bien avant Hermès, voire même 4.000 ans avant la naissance du Christ, c'est le *Livre des Morts*, ou plus exactement : *Livre de sortie du jour*, lequel est maintenant traduit dans toutes les langues européennes.

(2) J'ai eu précédemment l'occasion de rappeler que, suivant les données de l'astronomie antique, considérées comme exactes, on croyait que les cieux étaient un corps à plusieurs étages superposés comme les enveloppes d'un

R. — Si l'on n'en pouvait faire, je ne serais pas monté en ce lieu élevé (1).

D. — Y avait-il un monde avant celui-ci ?

R. — Le lieu de l'existence est un. Ce monde fut le monde par l'existence de l'homme dans son sein ; et l'autre monde reçut sa distinction privilégiée par le fait qu'il fut destiné à être la demeure éternelle de l'homme. Les corps existants sont continuellement en état de transformation et de renouvellement. L'évolution de l'existence s'accomplit depuis le commencement.

D. — Quand ce mouvement touchera-t-il à sa fin ?

R. — Dieu seul le sait. Par conséquent, la vérité demeure en dehors de la sphère des connaissances que l'homme peut acquérir.

D. — Qu'est-ce que le « vrai » et le « faux » ?

oignon. En conséquence, pour pouvoir y monter, il fallait y pratiquer une ouverture pareille à une fenêtre ; puis, au retour, il fallait fermer cet orifice. Pour cette raison, les philosophes antiques se demandèrent si l'on pouvait pratiquer des fentes et des soudures sur les cieux et donnèrent à cette question une réponse négative.

(1) D'après le Coran, Hénoc'h a été enlevé par Dieu dans un lieu sublime (Sourate Marie, verset 58). — De cette réponse je déduis que les philosophes anciens considéraient les cieux autrement que les astronomes de l'antiquité et de nos temps, et qu'en tout cas ils ne croyaient pas à leur matérialité.

R.— Le « vrai » est l'essentiel. Le « faux » provient des points de vue auxquels l'on se place (1), de la diversité ou de la différence dans l'examen et la considération d'une question, en d'autres termes, de l'opposition des vues que l'on a en procédant à cet examen et à cette considération. C'est pour cette raison que le « faux » est une chose accidentelle, une irréalité, une supposition non conforme à la réalité. L'opposition de vues étant une chose nécessaire dans le monde, le « faux » aussi est une chose nécessaire.

D. — Dans notre religion, ce n'est que dans des questions accessoires que l'*ijtihād* (2) est permis. Quelle est votre opinion à ce sujet ?

(1) La question concernant ce que nous appelons le « vrai » et le « faux » est une de celles dont la métaphysique s'est occupée — et s'occupe encore — avec le plus d'application. Qu'est-ce que le « Mal » ? Quelle est son origine ? Sur ce problème ardu, chaque philosophe a émis une opinion qui diffère de celle des autres. Certains philosophes anciens ou contemporains ne voient dans la Nature que le « Mal » ; mais, selon l'hypothèse de notre Cheikh, l'incapacité de certaines choses à recevoir en elles-mêmes la lumière de la clémence divine et à faire paraître tous les effets de cette lumière, fut la cause initiale de l'apparition du « Mal ». Et encore ce « Mal » est relatif : la douleur, la misère, les maladies, la pauvreté sont des « Maux » relatifs.

(2) *Ijtihād*, initiative en matière de solution juridique, obtenue par le simple moyen de raisonnements analogiques.

R. — *L'ijtihad* est permis (1), même dans des questions touchant aux principes fondamentaux de la religion ; car *l'ijtihad*, que ce soit dans les questions fondamentales ou dans les questions accessoires, se pratique pour alléger le poids des devoirs religieux, et non point pour l'augmenter davantage. Un commandement de la religion, à quelque catégorie qu'il appartienne, qui paraît comme difficile à pratiquer, a cependant un côté facile ; c'est ce côté facile qu'il faut trouver, pour agir en conséquence (2).

LA QUESTION DU LIBRE ARBITRE

L'homme est-il libre dans ses actions ? Cette question, si simple à première vue, ne l'est pas en réalité autant qu'on le croit. C'est, en effet, un des problèmes auxquels les philosophes se sont le plus appliqués. Tandis que dans l'univers tout s'accomplit invariablement suivant des lois et des règles, c'est-à-dire d'une façon nécessaire, comment pourrions-nous raisonnablement prétendre que, de notre côté, il nous est permis d'agir

(1) Entendez : permis par la religion (N. du trad.).

(2) Combien utile la réponse que fit Hénôch à la dernière question du Cheikh ! Pourquoi donc alors les détracteurs de celui-ci ont-ils tenté de l'assassiner ?

librement? Une telle prétention n'aurait sa place que dans la bouche des ignorants et de ceux dont la conscience est aveugle. Mais, d'autre part, n'est-ce pas porter atteinte à la dignité de l'homme, que de le croire dépourvu de libre volonté et pareil à la pierre ou à l'arbre? Et porter un tel jugement sur l'homme ne serait-il pas opposé au but d'élévation et de perfectionnement moraux, auquel l'homme doit se proposer d'atteindre?

Si nous rappelions toutes les controverses auxquelles se sont livrés les philosophes de toutes les époques à ce sujet, il nous faudrait écrire de longs ouvrages. Disons seulement que les «Echaryeh» admirent une thèse intermédiaire entre celle qui affirme la liberté et celle qui la nie. Et c'est cette thèse que le monde musulman accepte à l'unanimité.

Mais les saints parfaits, tels qu'ibn-i-Arabî, considèrent comme contraire à la soumission qui est due à Dieu de discuter la question du libre arbitre. Car, à leur avis, la « Volonté » n'est que l'« abandon de la volonté ». Néanmoins, il est possible de dire que le Cheikh n'admet pas le libre arbitre. Spinoza le nie pareillement et, chez l'un comme chez l'autre, c'est là une conséquence logique de leur système philosophique.

CHAPITRE IV

De la Morale.

Les fondements de la Morale. — Le principe de la charité. — La question du talion. — Vénération de la dignité humaine. — Une autre réflexion élevée. — L' « homme animal ». — L'homme réel. — La question de l'esclavage. — Il faut traiter les animaux avec douceur. — La charité des aliments. — Des rapports avec les membres de sa famille. Nécessité de l'entente et de l'union. — Traitement de ses semblables avec égalité. — Amour pour la femme. — Que nous faut-il faire pour vivre en paix et conserver notre liberté d'action? — L'Examen de conscience. — Un conseil d'une grande valeur pour le progrès moral des hommes.

LES FONDEMENTS DE LA MORALE

Quel doit être le fondement de la morale ? La diversité des vues sur ce point a donné naissance à plusieurs systèmes philosophiques. Il va de soi, en effet, qu'aux yeux des matérialistes, qui n'admettent que l'existence de la matière et qui ne reconnaissent que les lois physiques, et qu'à ceux des spiritualistes qui croient à l'existence d'un prin-

cipe supérieur à la matière, la morale ne saurait se présenter sous le même aspect (1).

Certes, ils diffèrent entre eux, les systèmes qui fondent la morale sur le plaisir, sur le bien, sur l'intérêt personnel, sur l'intérêt public, sur l'égoïsme, sur l'altruisme, et d'une façon générale sur les inclinations ou sentiments du cœur. Mais supérieure à toutes les doctrines que je viens de citer, est celle qui donne pour base à la morale le « devoir », autrement dit les obligations de la conscience.

L'Allemand Kant, qui opéra dans la philosophie la révolution que l'on sait, analyse avec une grande perspicacité les conditions et les éléments caractéristiques de l'idée du devoir ou « impératif catégorique ». Et, le comparant à une branche sublime, il lui demande : « Où trouver la racine digne de toi ? »

A notre tour, nous demanderons : Qui a mis en terre la racine que Kant recherchait ? » Celui qui a planté cette racine est, sans aucun doute, Dieu. Nous ajouterons même qu'une des preuves de l'existence

(1) Le philosophe qui, le premier, crut à l'existence d'un principe opposé à la matière et lui donna le nom de *Nous*, fut Anaxagore, qui est considéré comme le maître de Socrate. C'est donc jusqu'à lui qu'il convient de faire remonter l'origine des théories spiritualistes.

de Dieu est fournie par cette notion du devoir.

C'est pourquoi notre Cheikh, en ce qui concerne la morale, en aborde directement le principe, et la fonde sur les enseignements de Dieu, de ses Envoyés, des sages des temps passés et des saints des temps présents. Dans son opinion la morale doit se proposer le bonheur de l'homme, dans le présent aussi bien que pour l'avenir.

PRINCIPE DE LA CHARITÉ

Il nous apparaît que le principe de la charité est une marque distinctive du système moral de notre Cheikh ; car celui-ci, attribuant à la dignité humaine la valeur la plus insigne, devait logiquement mettre en rapport avec cette dignité les préceptes de la morale. Hadji Calfa qui, parmi les Turcs, fut un des plus éclairés et des plus justes dans ses appréciations, après avoir soumis à l'examen les jugements arbitraires formulés contre le Cheikh par les musulmans et surtout par les Arabes, ne crainait pas de s'exprimer ainsi : « Dans la plupart de ses œuvres, le Cheikh ayant préféré l'indulgence et la tolérance à la haine et à la vengeance, ses détracteurs profitèrent de

cette belle particularité de son caractère pour donner, entièrement et impunément, libre cours à leur inimitié contre lui. »

Quant à notre propre opinion relativement au Cheikh, nous trouvons dans le *Fuçoûss*, au chapitre intitulé : « Hikmèt-i-Nèsi'yeh-fi-Kelimèt-i-Jcûnoussîyeh », les arguments qui la confirment. Le saint Cheikh y dit : « Au lieu de partir en guerre, par zèle divin, pour massacrer ses semblables, il est préférable de les traiter avec charité. »

Une opinion de ce genre était toute nouvelle en un temps où la guerre sainte était considérée comme la plus louable entre les œuvres religieuses, et son importance n'échappera sans doute point à nos lecteurs. Car, si la religion musulmane n'ordonne pas de se livrer à des guerres offensives, aux époques anciennes cependant, certains événements permettent de croire que des guerres furent entreprises afin de propager cette religion.

LA QUESTION DU TALION

Notre Cheikh désapprouve très violemment le meurtre. Aussi, à propos du talion, il dit : « Bien que la peine du meurtre soit celle du talion, il est préférable d'user du

pardon, car de la sorte on ne tuera pas un homme de plus. »

AUTRE MANIÈRE DE VENÉRER LA DIGNITÉ HUMAINE

Notre Cheikh affirme aussi qu'il n'est pas juste de blâmer la personne de l'homme :

« L'homme ne peut être blâmé que dans ses actions », ajoute-t-il. N'est-ce pas là une fine et sublime réflexion ?

UNE AUTRE PROFONDE RÉFLEXION DU CHEIK

« Le bonheur que nous goûtons en traitant nos semblables avec respect et charité, ne peut être produit par aucune autre chose. »

L'HOMME ANIMAL ; L'HOMME RÉEL

Le Cheikh ne généralise pas la qualité d'homme à tous les membres de la famille humaine. A ses yeux, les individus que nous voyons sous la forme humaine sont des « hommes-animaux ». Il les place au-dessous des animaux proprement dits, même au-dessous des corps inanimés (1) ; car,

(1) *Futoûhât*, chap. 72 (« Kélimé-i-Ishâkiyeh »).

dit-il, les corps inanimés sont, de par leur nature même, en état d'obéissance et de soumission ; ils sont consommés sous la possession de Dieu. En ce qui concerne les plantes, elles ne peuvent se mouvoir par elles-mêmes ; elles doivent leur croissance à la nourriture qu'elles reçoivent des entrailles de la terre par le moyen de leurs racines. Quant aux animaux, de par leur animalité, ils ne font que manger et boire pour conserver leur espèce, et ne peuvent aucunement franchir la limite du rôle qui leur est dévolu dans le système de la création. Or l'homme-animal, lui, transgresse la limite des devoirs que la Puissance créatrice lui assigna.

En conséquence, l'homme proprement dit accomplit les devoirs qui lui incombent de par sa nature. Si l'homme acquiert les qualités de perfection qui se manifestent dans le corps inanimé, dans la plante et dans l'animal, alors il s'élève à un degré supérieur au leur. Mais l'« homme parfait » est parmi toutes les créatures l'individu le plus noble, car il réunit en soi-même les qualités les meilleures.

LA QUESTION DE L'ESCLAVAGE

Dans les temps antiques, les esclaves

étaient blasphémés, injuriés, battus, souvent tués, même par leur maître. La sainte religion musulmane vint diminuer ou alléger considérablement cet état de choses lamentable, car pour l'absolution d'un grand nombre de péchés graves, elle imposa de rendre aux esclaves la liberté. A une époque où l'esclavage, partout pratiqué dans de vastes proportions, en particulier en Arabie, depuis des temps immémoriaux, était une institution solidement établie et regardée comme bonne et naturelle, ce bienfait apporté à l'humanité par l'Islam fut vraiment considérable. L'Europe en fut privée longtemps encore. Quant à l'Amérique, on se rappelle les guerres longues et sanglantes qui furent entreprises en un temps relativement récent, pour empêcher l'abolition de l'esclavage.

Le saint Cheikh, élargissant un peu la règle de charité qu'avait établie la religion de notre Prophète, nous donne les conseils suivants : « Traite avec bonté les esclaves que tu as achetés, car ils sont tes frères. Dieu te les a confiés pour voir comment tu les traiteras. Toi aussi, tu es un esclave de Dieu. En conséquence, traite tes esclaves mâles ou femelles ainsi que tes serviteurs et les servantes, afin que le jour où tu auras besoin des bienfaits et de la pitié de Dieu, Dieu te les accorde. »

IL FAUT TRAITER LES ANIMAUX AVEC DOUCEUR

Ce que nous avons rapporté dans les pages précédentes fait comprendre sans doute le principe du Cheikh en ce qui regarde le traitement de toutes les créatures. Se basant sur ce principe et l'énonçant en détail, il nous recommande de traiter les animaux avec charité et pitié, « car, nous dit-il, ils sont des créatures que le bon Dieu a soumises à toi. Pour cette raison, ne les charge pas au-dessus de leur capacité de porter ou de tirer, et ne monte pas sur leur dos avec orgueil et fierté. »

Ces recommandations si sages et si compatissantes, formulées et prêchées dans un temps où l'idée même de la bonté envers les animaux n'était pas née dans le cerveau de l'humanité, méritent de prendre place à la tête des statuts des sociétés fondées pour la protection des animaux.

ALIMENTATION DES PAUVRES

C'est ici une question humanitaire et sociale qui me paraît très importante, parce que, si l'on examine les causes de l'effroyable bouleversement social survenu en Rus-

sie — dont j'ai moi-même constaté de si pitoyables manifestations —, on ne peut hésiter un instant à voir l'origine de cette crise dans le fait que les pauvres, et même les affamés, étaient abandonnés à leur sort et que leur nombre augmentait sans cesse.

Or, si les prescriptions de la religion musulmane sont observées, en aucun pays il ne saurait y avoir d'affamés, voire de pauvres, impuissants à se procurer leur pain quotidien. Voyez d'ailleurs ce que nous dit Ibn-i-Arabî sur l'alimentation des pauvres :

« En temps d'abondance comme en temps de disette, en temps de bonheur et d'allégresse comme en temps de calamité et de tristesse, je te recommande d'alimenter les pauvres. Accomplir ce devoir avec empressement indique que tu crois. »

Il est d'expérience que les avares sont des gens pusillanimes, car le démon qui jette continuellement au cœur de l'homme d'irréalisables espérances et l'envie de vivre longtemps, leur dit : « Si tu dépenses ton bien pour nourrir les pauvres, tu ne tarderas pas à te ruiner complètement, car tes mains seront vides. Tu seras humilié auprès de tes amis et égaux. Garde donc tes biens et prends des précautions contre les vicissitudes du temps. Que l'abondance dont tu jouis maintenant ne te trompe pas !

Tu ne sais ce que fera Dieu l'année prochaine. » Si le pays est en proie à la disette, alors le démoïn tient le langage suivant : « Garde tes biens pour toi-même et n'en donne rien à autrui : tu ne peux pas savoir quand cette disette prendra fin. Apparemment, ces temps pénibles, au lieu de disparaître, iront se développant. Toi, ne prends soin que de toi-même. Si rien ne reste dans tes mains, aucun secours ne te viendra de personne. Tu seras partout mal accueilli et détesté. »

C'est ce scrupule satanique qui, s'emparant du cœur tout entier, finit par pousser l'homme au degré le plus vil de l'avarice.

Notre Cheikh, après avoir énuméré tous les effets nuisibles de l'avarice, nous dit : « En résumé, quiconque nourrit les pauvres, s'assure, ici-bas comme dans l'autre monde, des vivres de la part du vrai Dispensateur de vivres. Or celui qui est avare accuse Dieu et met sa confiance en ses biens. Sa confiance en ses biens est plus forte que celle qu'il place en Dieu, ce qui ébranle sa foi. En temps d'abondance comme en temps de disette, continue à nourrir les pauvres. Ne crains pas la pauvreté : Dieu te donnera ce qu'il t'a promis, que tu le lui demandes ou non, que le monde entier le veuille ou non. Aucun homme généreux ne sera ruiné. »

IL FAUT TRAITER NOS SEMBLABLES SELON L'ÉGALITÉ

Les recommandations d'Ibn-i-Arabî à ce sujet également sont en harmonie avec ses pensées sublimes : « Traite avec égard, dit-il, les musulmans, parce qu'ils sont musulmans, et traite-les avec égalité. Que le traitement que tu réserves aux uns ne soit pas différent de celui que tu réserves à d'autres, parce que ceux-ci sont des princes, des riches, des grands du pays, et parce que ceux-là sont des pauvres, des gens humbles, des enfants, des vieillards. Regarde-les avec les mêmes yeux, car sache que l'Islam personnifie une même famille ; vois donc dans chaque musulman un membre de cette famille. Et ceci est d'autant plus vrai que, s'il n'y avait plus de musulmans sur la terre, l'Islam n'y serait plus, comme Mahomet le dit : « Le sang de chaque musulman est égal et dans le talion et dans le *dièt* (1). »

Cependant le savant a droit au respect ; l'ignorant, au conseil ; ceux des hommes atteints d'engourdissement moral, à l'excitation qui les arrachera à cet état ; les enfants, à un traitement doux et charitable.

(1) Indemnité pécuniaire payée par le meurtrier aux héritiers de la personne qu'il a tuée, ou bien à un blessé par celui qui a causé la blessure. (N. du trad.).

AMOUR DE LA FEMME

Reportez-vous par la pensée au temps où vivait notre Cheikh ; examinez la condition domestique des femmes à cette époque ainsi que la manière de vivre des hommes : que constatez-vous ? Les femmes enlarmées dans des appartements spéciaux appelés *harems*, regardées comme des meubles domestiques, privées de tous droits, reléguées dans l'indifférence la plus complète, considérées comme des objets dont on ne se souvient que quand on sent la nécessité de satisfaire un besoin matériel. Or, c'est à une telle époque que notre Cheikh contribua au salut de l'humanité en lui recommandant, dans un langage charmant et divin, l'amour de la femme.

COMMENT L'ON DOIT TRAITER LES MEMBRES
DE SA FAMILLE

« Si tu es marié, vis en bons termes avec les tiens, car celui qui sert le plus les intérêts de sa famille est le serviteur le plus aimé de Dieu. D'ailleurs, toutes les créatures forment la famille de Dieu, et toi-même tu es un membre de cette famille. Traite donc

tes semblables de la façon dont tu voudrais que Dieu te traitât. »

« Si tu as des fils, apprends-leur le Livre de Dieu; fais le nécessaire pour qu'ils se conforment aux préceptes de la religion, ainsi que de la morale fondée sur les commandements de la religion; initie-les dès leur enfance à l'abstinence; tâche d'empêcher que les appétits sensuels ne s'insinuent dans leur cœur, et en tout cela agis selon un but qui ne soit pas un but temporel. »

QUE DEVONS-NOUS FAIRE
POUR VIVRE TRANQUILLEMENT ET POUR CONSERVER
NOTRE LIBERTÉ D'ACTION ?

Gravons dans notre cœur ces autres conseils de notre Cheikh :

Ne charge personne d'aucune chose; n'opprime, n'ennuie personne.

Ne demande, ni pour toi, ni pour les autres, rien à ceux dont le cœur est mort d'aveuglement.

Dans les acquisitions, dans tes paroles, dans toutes les actions, ne t'écarte point de la piété et de la dévotion.

Ne désire pas une demeure aux proportions dépassant les limites de ton besoin, ni des substances superflues, car il n'est pas

permis de dissiper le bien convenablement acquis et par conséquent légitime.

Ce qui t'importe et ce qui t'est indispensable, c'est de gagner ton pain de façon honnête et équitable, car la base de la religion de Mahomet est la justice.

Mange peu, car celui qui mange peu est toujours allègre dans son cœur. La piété et la prière augmentent l'ardeur et le zèle de l'homme, et chassent de lui la paresse. Ne dors pas tant que le sommeil ne s'empare pas de toi. Ne mange pas tant que tu n'as pas faim.

Ce qui t'importe encore, c'est de ne pas gaspiller ton temps en le dissipant en des choses futiles. Apprécie la valeur du temps où tu vis. Empresse-toi d'accomplir l'action et la prière que ce temps t'invite à faire. Si ce temps n'est pas celui où tu dois accomplir un *farz*, un *sunnèt* ou bien un « *nâfileh* » (1), occupe-toi d'autres bonnes œuvres.

(1) Le *farz* est le précepte, la loi, la disposition d'institution divine, ou un mot tout ce qui est positivement établi par le Coran. Celui qui ne s'y conforme pas commet donc un péché grave. — Le *sunnèt*, au contraire, est la loi traditionnelle, tirée des paroles ou des actes de Mahomet et relative à ce qui n'est pas expressément ordonné ou défendu par le Coran. — Le *nâfileh*, enfin, désigne tout acte qu'on exécute sans qu'on y soit obligé par quelque commandement de la religion, c'est-à-dire un acte de surérogation. (N. du trad.).

Traite chacun de tes semblables selon que l'exigent le temps et le lieu, et en te conformant toujours aux prescriptions de la morale; car celui qui ne s'y conforme pas est considéré comme un être mauvais. Sache que, de même que dans la société humaine, il y a des classes dans la morale. Or pour les hommes de toutes les classes, la meilleure façon de se comporter est celle qui les conduit à la félicité et leur enlève la douleur. Adopte donc, pour l'amour de Dieu, cette façon de traiter les semblables.

C'est pour toi une obligation de ne pas rendre le mal pour le mal, parce que le mal que tu opposerais au mal qui t'est fait, est appelé par Dieu: « vice ».

Il te faut encore éviter la société de ceux dont la foi et la pratique sont contraires aux tiennes et qui ne sont pas de ton « genre », à cette condition toutefois que tu ne penses pas mal à leur égard. Ton éloignement de pareilles gens ne doit avoir pour motif que l'intention pure de faire acte de dévotion envers Dieu et de préférer le commerce des hommes saints à celui des autres.

Ne t'approche pas des portes de ceux qui sont dans l'aveuglement. Evite la société de ces hommes envieux qui ne s'occupent que de leurs propres désirs et desseins. Si tu te trouves dans l'obligation de leur parler,

donne-leur des conseils. Autant tu leur donneras des conseils bienveillants et éviteras leur perfidie, autant ils viendront se soumettre eux-mêmes. Evite la perfidie, car si tu commets un acte de perfidie, c'est à l'égard de Dieu que tu l'en rends coupable.

Efforce-toi de cacher ta colère. Ce faisant, tu satisferas Dieu, tu irriteras le démon et tu contribueras à ta perfection en te corrigeant. (Par ce conseil, le Cheikh veut dire qu'en masquant notre colère, nous ne risquons pas d'intervenir contre celui qui l'a provoquée, et que cette façon de procéder aura sans doute sur lui un effet plus salutaire qu'une punition. Peut-être, en outre, sera-t-il incité à rentrer dans la voie de la justice et de l'équité, c'est-à-dire à avouer sa mauvaise action. Notre Cheikh nous enseigne encore que, si nous cachons notre colère, Dieu, qui est la justice absolue, voudra bien ne pas nous adresser de reproches au cas où nous viendrions à commettre une action de nature à provoquer son propre courroux; car, de même que nous aurons pardonné à un homme l'acte qui fut la cause de notre irritation, Dieu, pareillement, nous pardonnera l'acte qui lui paraîtra injuste. En réfléchissant sur la profonde vérité contenue dans ce conseil de notre Cheikh, pouvons-nous imaginer quelque chose de plus méritoire que de pardonner

aux enfants de nos coreligionnaires et de supporter leurs vexations ? Dieu, dans sa sagesse infinie, traite ses serviteurs de la même façon qu'il leur recommande de traiter leurs semblables. En conséquence, nous devons nous imposer comme règle de conduite de traiter nos semblables avec bonté et avec douceur. Cette manière de nous conduire suscite au cœur de nos semblables des sentiments de gratitude et d'affection. Car notre Prophète recommande aussi aux musulmans de s'entre-aimer. Ainsi la règle morale que le Cheikh nous engage à mettre en pratique est un des moyens les plus sûrs pour engendrer l'amour mutuel prescrit par Mahomet).

Ne cesse de réciter les noms de Dieu ; de lire le Coran ; de chercher à ramener dans le droit sentier ceux qui se trouvent en état d'aberration ; d'accomplir le bien que la religion te recommande et d'éviter le mal qu'elle t'interdit de commettre ; de chercher à réconcilier ceux de tes coreligionnaires animés de sentiments d'inimitié les uns contre les autres ; d'amener tes semblables à faire acte de charité ; de ne parler que d'actes méritoires et de garder la langue de proférer des paroles mauvaises, voire même futiles.

Ménage-toi, dans le chemin droit que tu poursuis, un compagnon qui puisse au

besoin d'e secourir, car un musulman puise la force dans l'aide de son frère en religion.

N'entretiens pas de relations avec ceux qui repoussent les hommes connaissant les vérités divines et dont la conduite est opposée à la tienne, en ce sens que, toi, tu t'achemines vers la connaissance de ces vérités divines, tandis que, eux, suivent une direction inverse. De toutes façons, recherche un homme saint qui pourra t'initier dans cette recherche.

L'EXAMEN DE CONSCIENCE

La pratique morale connue sous le nom d'« examen de conscience » est très ancienne. Au premier abord, l'on est porté à se dire : « Ce sujet est tari. Que pourrait y ajouter de nouveau le brave Cheikh ? » Et en effet, une pareille remarque ne serait pas déplacée dans la bouche de ceux de mes lecteurs qui lisent pour la première fois un livre — et combien maigre ! — sur l'immense système philosophique d'Ibn-i-Arabî. Or le Cheikh, considérant ce vieil usage, ajoute ses idées sublimes au sens qu'il renferme, le rajeunit et l'embellit à tel point qu'il devient on ne peut plus attrayant. Ecoutez d'ailleurs ce qu'il nous dit à propos de cette coutume morale si ancienne :

« J'avais un mien Cheikh qui avait l'habitude d'écrire sur une feuille de papier les actes qu'il accomplissait et les paroles qu'il disait; à la tombée de la nuit, il mettait cette feuille devant ses yeux, et procédait à l'examen de sa conscience au sujet de chacun de ces actes ou de chacune de ses paroles. Si dans le nombre il y en avait qui exigeassent de demander pardon à Dieu, il le lui demandait; de faire acte de repentir, il le faisait; de chanter des louanges, il les chantait.

« Quant à moi, outre que je transcris chaque jour mes actes et paroles, j'écris aussi mes souvenirs.

« O adepte! Que le Très-Haut te réveille du sommeil d'ignorance!... et te fasse connaître les vérités des lieux sur lesquels tu vas poser les pieds. N'oublie pas que tu seras appelé à rendre compte, devant la cour divine, des actes que tu fais et des paroles que tu dis en ce monde d'éphémères épreuves!

« Tâche de ne pas remettre l'examen de tes actes et paroles au jour du jugement dernier. Il te convient mieux de faire ton examen de conscience ici même. Tant que tu es vivant, la conscience te tient lieu de receveur; il te faut la payer en lui rendant le compte que tu dois. Si tu n'agis pas ainsi, je sais aussi bien que si je me trouvais

avec toi en ce jour redoutable, que tu jetteras des cris de lamentation; mais personne ne surgira qui puisse te répondre et te porter secours. Tu entendras seulement ce terrible reproche du Dieu vengeur: Ne t'avons-nous pas envoyé des prophètes? Ne t'avons-nous pas commandé de nous remercier matin et soir? Et ne t'avons-nous pas accordé le temps nécessaire pour accomplir ces commandements? Le repentir alors sera vain. Si tu tardes à faire ton examen de conscience, sache que le voile qui couvre tes yeux est épais. Tu es chassé de la porte divine. Sais-tu ce que tu feras alors? Frappe, en versant des larmes, à cette porte qui, elle seule, s'ouvrira à toi, comme à tous les humains qui sont dans le même état que toi, pour te permettre de trouver, derrière elle, la clémence du bon Dieu. Efforce-toi d'enlever ce voile qui couvre tes yeux. Ici-bas il y a trois calamités qui t'empêchent de faire ton examen de conscience: la première est le prolongement de l'état d'ignorance; la seconde consiste à puiser le plaisir dans les scrupules de la conscience, et la troisième, à te faire l'esclave de tes habitudes. Quiconque se garde de ces trois calamités, celui-là trouve le salut et dans ce monde et dans l'autre. »

UN CONSEIL PRÉCIEUX POUR L'ÉLEVATION MORALE

« Dans quelque situation religieuse que tu puisses de trouver, prie toujours Dieu de la rendre meilleure, et dans tous tes actes et paroles, n'oublie jamais Dieu. »

CHAPITRE V

De la Théodicée.

Réflexion générale. — Impossibilité de saisir l'essence unique de Dieu. — Un exemple. — Divinité pure; autorité souveraine de Dieu (*Rabbini' yét*); Dieu imaginé; *Tanzih* (*Via remotionis*); *Techbih* (assimilation à l'homme). — Nécessité de l'observation. — Etude de la nature. — Objections à Ghazâlî. — Réflexions sur les autres mondes.

A ceux de mes lecteurs qui ont étudié l'algèbre je pose cette question: « Ne vous souvenez-vous pas que, dès que vous avez abordé cette science, vous avez oublié les chiffres? » C'est que dans cette science, plus jeune que l'arithmétique que vous avez cependant apprise auparavant, il n'y a point de quantités particulières; il n'y a que des quantités générales. Les signes de la langue algébrique, tant sous la forme des lettres ordinaires de l'alphabet que sous l'aspect des chiffres ou d'autres formes conventionnelles, telles que $\frac{a}{b}$, $a=b$, etc., ont chacun une

valeur générale, c'est-à-dire que chacun représente en soi tel nombre qu'on juge à propos de lui attribuer. Un même signe peut, à volonté, représenter la valeur du chiffre 1, ou celle de 1000, ou encore celle d'un million, voire d'un milliard, etc. C'est pourquoi, à l'aide de cette science, il vous est permis de résoudre facilement les problèmes dont vous n'aviez pas jusque-là trouvé la solution. Cependant il ne suffit pas d'apprendre seulement les formules algébriques. Pour résoudre des équations à une ou deux inconnues, il faut saisir dans toute son étendue le problème lui-même, en coordonner les éléments et les disposer de telle façon que le nœud ne devienne pas plus difficile à délier. Mais ce n'est pas là œuvre facile à accomplir, parce qu'elle exige une imagination vaste, puissante et habile.

Considérez aussi la géométrie. En traitant avec application de ses points, de ses lignes et de leurs différentes formes, ainsi que de ses figures, vous ne tarderez pas à ressentir une vive fatigue mentale, et vous vous donnerez toutes les peines du monde non seulement pour bien saisir, mais encore pour imaginer même les formes que trace le maître sur le tableau. Pour ma part, j'ai rencontré de tels élèves qui, malgré l'ardeur qu'ils apportaient à comprendre ces figures, n'y parvenaient pourtant pas. Or ils n'étaient

pas sots; au contraire certains même étaient doués d'une belle intelligence. Mais il leur manquait une qualité essentielle, celle sans laquelle il n'est pas possible de s'initier à l'algèbre: l'esprit mathématique.

Si, au début de ce chapitre, j'ai placé cet assez long exposé préliminaire, c'est afin de faire ressortir aux yeux de mes lecteurs la nécessité qu'il y a d'acquérir la capacité de pénétrer les réflexions de notre Cheikh sur les questions concernant Dieu, et de s'y préparer d'avance. Le Cheikh dit, par exemple: « Quiconque est un vrai saint ne se lie à aucune croyance. » Il n'y a point de doute qu'il entend par là que les vrais saints n'ont pas de croyance. Mais, comment parvenir à faire saisir le sens de ce mot aux profanes? Cela est presque impossible. Cependant chacun de nous incline à s'occuper de ces problèmes sublimes et ardu, comme s'il était capable de les comprendre, et, ce faisant, il s'égare forcément, il s'écarte du chemin droit pour s'engager dans celui de l'aberration. Aussi, la plupart doivent-ils s'abstenir de telles spéculations, trop hasardeuses pour eux.

Un exemple s'offre à mon esprit. Récemment le professeur Einstein a provoqué dans le monde scientifique une vive curiosité et un enthousiasme presque sans égal par l'exposition publique de sa façon de

comprendre la création. Un de nos mathématiciens a écrit dans un journal de notre ville quelques articles sur la théorie du professeur. Mais, croyant qu'elle pouvait être expliquée par des formules mathématiques, il a fait continuellement appel à celles-ci, pour ne rien éclaircir en définitive. Aussi bien n'est-il parvenu à faire comprendre à qui que ce soit les théories d'Einstein. Après lui un médecin, professeur à l'Université de Constantinople, s'est astreint à de longues études en vue d'une conférence publique sur le même sujet. Mais, parmi les personnes d'élite qui assistaient à cette conférence, je n'ai rencontré personne pouvant affirmer qu'il avait compris la moindre chose aux explications du docteur. Un ingénieur enfin, lui aussi professeur, a publié un livre, et a réussi, en un petit nombre de pages, à donner une idée claire de la théorie. Pourtant, combien de personnes ont pénétré les conceptions d'Einstein, dans cette ville immense qu'est Constantinople? Sont-elles seulement au nombre de cinquante? Encore faudrait-il se réjouir d'un tel chiffre.

S'il en est ainsi, pouvons-nous supposer qu'il nous serait possible, sans de longues réflexions préalables, de comprendre les vérités que le Cheikh a saisies à l'aide de ses lumières de saint?

Le Cheikh nous enseigne que, dans l'unité pure, il n'y a ni noms, ni formes, ni attributs, et qu'il est impossible aux hommes de s'expliquer la vérité de cette unité. Et, de fait, comment pourrions-nous enfermer l'Absolu dans les limites de la représentation? Car la représentation, comme toutes choses, a ses limites. Donc l'Absolu demeurera toujours en dehors de la compréhension de l'homme.

Pourtant l'Absolu devient connaissable quand il descend dans le monde des attributs. Prenez dans votre main quelques graines d'œillet. Comment se présentent-elles? Sous une forme noire, point agréable à la vue et dépourvues de toute beauté. Où sont donc ces fleurs aux belles couleurs variées et si finement découpées? Où est-il surtout, le parfum délicieux? Nous savons bien que tout cela est incorporé, contenu dans ces graines noires. Mais quel nom donneriez-vous à ces petits grains, qui pourrait en signifier toutes les qualités et toutes les vertus? Aucun! C'est seulement lorsque ces grains se seront développés, lorsque la plante nouvelle montrera ses couleurs et répandra son parfum, que vous lui donnerez le nom d'œillet (1), et ce nom en

(1) Selon une tradition mythique de l'Orient, l'œillet aurait été produit à Ceylan par les larmes d'Adam.

expliquera toute la nature. Aussi cette fleur recevra dans les langues des différents peuples des noms divers, elle sera l'objet des plus belles poésies, elle ornera des corsages et des boutonnières, son parfum sera extrait par des chimistes... Que la puissance créatrice de Dieu est immense!

N'est-il donc pas légitime d'affirmer que les noms, les attributs de Dieu, ainsi que les diverses formes sous lesquelles il manifeste son existence, ne pouvaient être connus avant la création de l'univers et l'apparition de l'homme sur la terre? C'est en effet par l'intermédiaire des créatures qu'ils ont été accessibles, et c'est alors que Dieu a reçu son nom et ses diverses épithètes, comme Créateur, Providence, Maître de l'Univers, etc. Et une fois que l'homme a acquis cette connaissance, il lui devient possible de se représenter Dieu.

Mais que signifie cette locution: « se représenter »? Pour pouvoir nous représenter une chose, il nous faut l'introduire dans le cadre de notre entendement; or c'est circonscrire cette chose. C'est pourquoi notre grand Cheikh dit que le Dieu de chacun est son propre « maître conditionné ». N'est-ce pas là une judicieuse réflexion? Pourtant elle fut l'objet de nombreuses critiques. Quoi qu'il en soit, notre Cheikh a saisi la vérité.

D'ailleurs il ne se contente pas de faire connaître ses sublimes pensées aux penseurs d'élite seulement; il prêche à tous les hommes ce qu'ils doivent connaître de la Divinité.

Tout d'abord nous savons que le Coran nous invite continuellement à l'observation. Il nous dit: Levez les yeux, observez le ciel, regardez comment les étoiles apparaissent et disparaissent, et notez que jamais aucune d'elles ne dévie de son orbite. Abaissez maintenant vos regards vers la terre: voyez comme la pluie, en rendant la terre humide, la vivifie et fait sortir de ses entrailles tant d'espèces de plantes! Examinez aussi les êtres animés: considérez comment une goutte liquide se transforme d'abord en un sang coagulé, puis en chair et en os, et, à la fin de ces modifications successives et mystérieuses, revêt la forme humaine.

O hommes aveugles! Déplacez-vous un peu: regardez ces édifices grandioses, aux solides et majestueuses colonnes. Ils ne servent aujourd'hui pas même de repaire aux bêtes, et pourtant ils furent jadis habités par des êtres supérieurs à vous. Regardez tout cela et réfléchissez!

Notre Cheikh, se conformant à ces commandements de Dieu qui enjoignent de rechercher les « versets » et les preuves de

son existence, et de parvenir par ce moyen à la connaissance de sa vérité divine, nous invite à bien examiner l'univers afin d'y voir Dieu. Aussi n'aimait-il pas Ibn-i-Sînâ (1), chef des péripatéticiens musulmans, non plus que Ebou-Hâmid-Ghazâlî, surnommé « la Preuve de l'Islam », parce qu'ils prétendaient que Dieu peut être connu à l'aide du raisonnement dialectique, sans l'examen des choses créées.

L'opinion d'Ibn-i-Sîna, partagée par Ghazâlî, est erronée, dit notre Cheikh, parce que la connaissance de la Divinité exige la connaissance préalable des divinisés; or, du moment que la Divinité réunit en soi-même tous les noms et attributs divins, comment parviendrait-on à connaître ceux-ci sans connaître d'abord les créatures dans lesquelles ils se manifestent ?

Et le Cheikh, enveloppant d'un regard de pitié ceux qui écoutent ses adversaires, ajoute: Dédaignez ceux qui prétendent que le Très-Haut a un ou plusieurs associés, et au lieu de prouver vous-mêmes l'Unité de Dieu, mettez vos contradicteurs en demeure de montrer que leurs prétentions sont fondées, et qu'il y a une ou plusieurs autres existences divines, en plus de celle que vous affirmez.

(1) Ce philosophe célèbre est connu en Occident sous le nom d'Avicenne. (N. du trad.).

Quel profond raisonnement !

Ibn-i-Arabî recommande d'affirmer l'unité de Dieu en même temps que de procéder à une épuration conceptuelle négative. Le but de cette épuration est de faire voir que rien ne ressemble à Dieu, en d'autres termes, d'affirmer que Dieu est et demeure dans le même état où il était avant la création de l'univers.

Quant au terme *techbîh*, il désigne la nécessité où se trouve l'homme de croire à tous les mots contenus dans les versets du Coran ainsi qu'aux paroles du Prophète, et d'ailleurs à celles des prophètes antérieurs à Mahomet, mais en s'en rapportant à Dieu quant à la signification de ces dernières.

Ajoutons enfin qu'en ce qui regarde la Divinité, le grand mérite des Initiés est de se placer au juste milieu entre une épuration conceptuelle négative et l'assimilation.

Néanmoins, il est bien entendu que l'Absolu est toujours inaccessible et inconnaissable dans son essence.

CONCLUSION

Dans certains de ses livres, notre Cheikh parle d'autres mondes et de leurs habitants.

Sur les cartes géographiques établies il y a cinq cents ans, on portait cette mention : « Îles éternelles », et on ajoutait à côté, en langue latine : *Hic deficit orbis*. Ces mots signifient : « Ici le monde finit » : on croyait donc que ces îles indiquaient la limite extrême de l'univers.

Or nous savons toutes les découvertes qui ont été faites depuis et qui prouvent la fausseté de cette antique croyance.

Les journaux nous apportent de temps en temps l'étrange nouvelle que les stations de télégraphie sans fil reçoivent des ondes dont on ne connaît ni la signification, ni l'origine, disons même les origines différentes. D'autre part certains astronomes déduisent de leurs observations que la planète Mercure doit nécessairement être habitée, et suivant leur conviction, les hommes (l'on ne sait toutefois si les habitants de Mercure sont des hommes, ou bien de purs esprits,

comme le veut notre Cheikh) qui habitent cette planète sont incomparablement plus avancés que les terriens. Peut-être est-ce à eux qu'il faut attribuer les tentatives faites pour correspondre avec la Terre!

Qui pourrait raisonnablement prétendre que les conjectures d'aujourd'hui ne seront pas les réalités de l'avenir? Aussi bien ce que nous révèle notre Cheikh ne se rapporte pas à des choses fictives; c'est le résultat de ses observations, et ce sont des vérités mêmes.

Donc je ne dirai pas que je crois comme lui, mais je dirai que je suis convaincu comme lui. Et sans vous demander de partager ma conviction, je vous engage à observer et à réfléchir; car il est écrit dans le Coran que celui qui est aveugle en ce monde le sera aussi dans l'autre.

Si vous ne pouvez apercevoir par vos propres yeux le chemin qu'il faut suivre pour atteindre à la vérité, témoignez votre reconnaissance à ceux qui, un flambeau à la main, vous l'indiquent et vous éclairent!

FIN

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Lettre-Préface de M. L. Massignon.....	i
Préface du traducteur.....	1
Préface de l'auteur.....	5
CHAPITRE I. — Aperçu général sur la vie et les œuvres de Ibn-i-Arabî.	9
CHAPITRE II. — Du mystère des lettres.....	31
CHAPITRE III. — Réflexions sur la métaphysique. La création et la nature.	40
CHAPITRE IV. — De la morale.....	74
CHAPITRE V. — De la théodicée.....	95
CONCLUSION.	104

LE PUY-EN-VELAY

IMPRIMERIE *LA HAUTE-LOIRE*

23, BOULEVARD CARNOT, 23

DATE DUE

B
7
I
1

GAYLORD

PRINTED IN U.S.A.

B 753 I2 A2 1926

Ayni, Mehmed Ali/La quintessence de la p

G



3 2400 00175 2975

GTU Library
2400 Ridge Road
Berkeley, CA 94709
For renewals call (510) 649-2500

All items are subject to recall

LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER

Tome II : Les Géographes, les sciences mathématiques et naturelles, 400 pp., petit in-8, 1921.

Tome III : L'Exégèse, la tradition et la jurisprudence, 423 pp., 1922.

Tome IV : La Scolastique, la théologie et la mystique, — la musique, 384 pp., 1923.

Tome V : Les sectes, le libéralisme moderne, 431 pages, 1926.

CASANOVA (P.) : *Mohammed et la fin du Monde*, étude critique sur l'Islam primitif, 3 fascicules, in-8, 1911-24, 10 fr. suisses.

Nous vendons séparément le fascicule I au prix de 3 fr. 50 suisses.

La thèse soutenue par l'auteur est que le Coran est primitivement une apocalypse où Mohammed se donne lui-même le rôle du prophète de la fin du monde qui, dans les doctrines messianiques, doit précéder immédiatement l'avènement du Messie. C'est par l'évolution faite de cette conception qu'après sa mort l'Islam, pour le remplacer dans ce rôle indispensable, fut amené à créer un personnage mystique qui doit porter son nom. C'est *Mohammed le Mahdi* véritable doublet de *Mohammed le Nabi*.

FLURY (S.) : *Une Formule épigraphique de la Céramique archaïque de l'Islam*, 3 pl., 14 pp., in-4 (T. Syria), 1924, 2 fr. 50 suisses.

GAUDEFROY-DEMOMBYNES (M.) : *Le Pèlerinage à la Mekke*, étude d'histoire religieuse, 1 pl., viii-332 pp., gr. in-8, 1925, 10 fr. suisses.

Contenu :

Première partie. — I. Le territoire sacré (*haram*). — II. La Katba. — III. Les petits édifices autour de la Katba. — IV. Les petits édifices autour de la Katba (*suite*). — V. La mosquée sainte (*el mesjid el haram*). — VI. Les portes du mesjid el haram.

Deuxième partie. — I. Le départ du pèlerin isolé : la caravane du mahmal. — II. La sacralisation du pèlerin (*irhām*). — III. La visite des lieux saints de La Mekke (*oram*). — IV. Les tournées rituelles à la Kâtba (*tawâf*). — V. La course entre Eç Cafa et el Marwa (*saty*). — VI. Le hajj. — VII. Le hajj (*suite*). — VIII. Le hajj (*fin*). — IX. Fin du hajj. — X. Le retour du pèlerin ; caractère obligatoire du hajj ; le hajj de remplacement.

GOLDZIEHER (L.) : *Le Dogme et la Loi de l'Islam*, histoire du développement dogmatique et juridique de la religion musulmane ; traduction française par F. Arin, VIII, 315 pp., gr. in-8, 1920, 10 fr. suisses.

Muhammed et l'Islam. — Développement de la loi. — Développement dogmatique. — Ascétisme et Sufisme. — Les Sectes. — Formations postérieures. — Notes. — Index.

GUIDI (I.) : *L'Arabie antéislamique*, 108 p., in-16, 1922, 2 fr. suisses.

LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER

IBN KHALDOUN : *Histoire des Berbères et des Dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale*, traduite de l'arabe par le baron de Slane, nouvelle édition, autorisée, publiée avec notice sur Ibn Khaldoun, bibliographie d'Ibn Khaldoun et table générale par P. Casanova, 5 vol. (environ 2500 pp., dont 1 volume de tables générales), in-8, Paris, Geuthner, 1925-26, paru tome I, souscription à l'ouvrage entier, 80 fr. suisses.

La notice sur Ibn Khaldoun, la bibliographie et les tables générales de l'Histoire des Berbères formeront le tome V. — Les tables des 4 volumes de l'édition ancienne seront réunies en une seule.

LENS (A.-R. de) : *Pratiques des Harems marocains* : sorcellerie, médecine, beauté (avec préface sur la médecine des Indigènes marocains et préface des docteurs Speder et Lepinay), viii et 95 pp., pet. in-4, 1925, 4 fr. suisses.

MASSIGNON (L.) : *La Passion d'Al-Hosayn-Ibn-Mansour-al-Hallaj*, martyr mystique de l'Islam, exécuté à Bagdad le 26 mars 1922; étude d'histoire religieuse, avec 28 planches, 2 vol. gr. in-8 (1000 pp.), 1922, 50 fr. suisses.

MASSIGNON (L.) : *Essai sur les origines du lexique technique de la Mystique musulmane*, 303 pp. et 104 pp. de textes arabes inédits d'al-Hallaj ou relatifs à al-Hallaj, gr. in-8, 1922, 25 fr. suisses.

NACIRI ES-SLAoui (Ahmed ben Khaled) : *Kitab el-Istigea li akhbar doual el-maghrib el-aqça* (Histoire du Maroc), tome premier, traduction de A. Graulle, viii, 302 pp., gr. in-8, 1923, 8 fr. suisses.

Archives marocaines, tome XXX.

Le tome I comprend : Biographie de l'auteur. — Introduction : Essai de reconstitution de l'histoire ancienne du Maroc, de l'époque légendaire à la conquête arabe. — Traduction du Kitâb el istigça : le prophète Mahomet — les califes orthodoxes — les Berbères — Index alphabétique.

IDEM, tome deuxième : Les Idrisides, traduction de A. Graulle. — Les Almoravides, traduction de G.-S. Colin, 1 tableau et 238 pp., gr. in-8, 1924, 8 fr. suisses.

Archives Marocaines, tome XXXI.

Le tome II contient : Dynastie des Idrisites — Dynasties zenètes — Dynastie des Almoravides — Index.